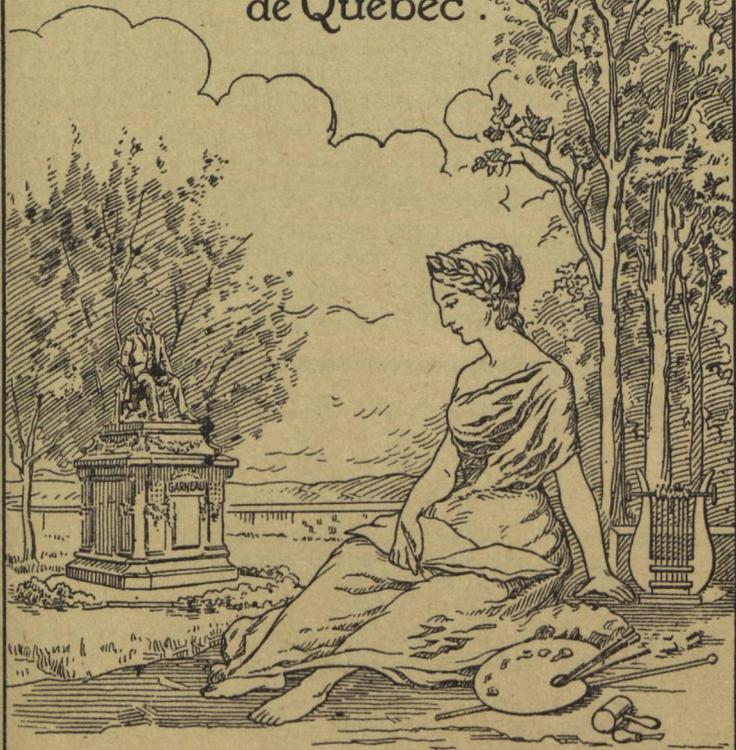


LE TERROIR

Organe de la Société
des
Arts, Sciences et Lettres
de Québec.



Edmond LeMoine

No 9

QUEBEC, MAI 1919

10 Sous

Sommaire :

BIENVENUE, D. P.....	Pages 1
AU 22 ^e BATAILLON, poésie, Joseph Patry.....	3
AMITIÉS ONTARIENNES, conférence par Léon-Mercier-Gouin	4
EXCELSIOR! poésie, Alonzo Cinq-Mars.....	14
MARIA CHAPDELAINE, pièce inédite, en cinq actes (1er acte) Alonzo Cinq-Mars et Damase Potvin.....	15
NOS PEINTRES QUEBECOIS: M. Ivan Neilson, par H. Magnan; Elzébert Garneau, par J. E. Lesage.....	28
NOS MAISONS D'ASSISTANCE, G. E. Marquis.....	32
PATRIARCALES ET VÉNÉRABLES COUTUMES, N. Levasseur	39
LES ÉCHOS DE LA SOCIÉTÉ.....	43
BIBLIOGRAPHIE.....	47
Gravure LÉON-MERCIER GOUIN, (portrait).....	4

Abonnement : Un an, \$1.00. Six mois, \$0.50. Etranger, \$1.50

Taux d'annonces sur demande

Adresse: D. Potvin, Secrétaire de la rédaction, 14, Crémazie, Québec.

La Société des Arts, Sciences et Lettres

(Extraits de la constitution)

- I.—La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper les Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres.
- II.—Les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres sont classés en trois catégories: 1^o Associé, 2^o Actif, 3^o Honoraire.
 - 1^o Le membre **Associé** est celui qui, en raison de ses aptitudes ou de ses goûts, peut aider la Société à atteindre son but ;
 - 2^o Le membre **Actif** est un membre Associé qui a produit un travail littéraire, scientifique ou artistique jugé satisfaisant par le comité d'études;
 - 3^o Le membre **Honoraire** est celui qui a rendu ou peut rendre à la Société des services appréciables.
- III.—La contribution annuelle est de \$5.00 payable en un versement.

LE TERROIR

ORGANE DE LA

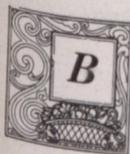
Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

REVUE MENSUELLE

BUREAU
14. RUE CRÉMAZIE



BIENVENUE



B IENVENUE à nos braves soldats, petits gars du terroir canadien qui, le front auréolé de la gloire des batailles, reviennent enfin se re-tremper aux joies saines et pures du pays ancestral !...

En ce mois de mai, 1914, Québec a vécu un jour d'indiscible allégresse; c'est le jour où notre ville a salué le retour parmi nous de l'héroïque phalange du 22e Bataillon canadien-français. Ce jour-là, nous avons tourné la dernière page du plus captivant chapitre de notre histoire nationale.

Avec quelle joie nous les avons revus, ceux de Courcellette et de Vimy, ceux d'Amiens et de Cambrai; tous ceux-là qui ont si brillamment soutenu, sur les champs de bataille, l'honneur de notre race!...

Nous les avons revus, nos gars, ceux qui ont rempli de leur nom certains récits de batailles fameuses..... Nous les avons vus, ce matin du retour, pieux et recueillis, sous

les antiques voûtes de notre vénérable église métropolitaine; et, à voir sur leurs figures bronzées, basannées par les pluies et le soleil, cette sérénité et ce recueillement, nous nous demandions si c'étaient ces mêmes hommes qui, a peine voilà quelques mois, souffraient et luttaient sous les fureurs de l'action belliqueuse et pour qui se battre était la seule pensée... se battre et vaincre.

Ils se sont battus, en braves, en héros, et ils reviennent vainqueurs.

Pendant quatre ans, ces deux pensées—se battre et vaincre,—ont été toute leur vie; de longs mois, de très longs mois, dans l'eau et dans le froid, ou sous les torpeurs des soleils d'été, ils se sont immobilisés, vivant héroïquement la "guerre des tranchées"; et nous voyons que, dans cet état, ruisse-lants, le ventre vide souvent, les pieds gelés presque toujours, et le crâne en feu, aucun d'eux n'a perdu encore sa gaieté et son sourire. Ils nous semblent comme une grande vérité ressussitée d'un cauchemar...

Dans ce recueillement, à quoi pensent-ils? Pensent-ils aux impressions ressenties, dans le froid des tranchées, dans l'inconnu des cantonnements, aux affres du "no man's land"?... Pour eux, on s'inquiète de ce que furent là-bas, leurs joies, leurs déceptions, leurs espoirs...

Mais ils sont revenus ! Depuis longtemps nous les attendions; nous leur avons cueilli des fleurs que nous leur avons jetées avec émotion. Ils nous semblaient heureux; nous l'étions sûrement de les revoir, de les acclamer, de leur dire notre reconnaissance et de leur clamer notre admiration.

D. P.





AU 22^{ÈME} BATAILLON



*Arrêtez, écoutez, soldats! Sur cette terre
Qui fut longtemps témoin de glorieux combats,
Vous revenez joyeux, et le bruit de vos pas
Réveillant le passé... une voix toujours chère,*

*Aux échos d'aujourd'hui, au loin, dans le mystère,
—C'est la voix des aïeux, ne l'entendez-vous pas?—
Se mêle doucement à la nôtre. Soldats,
Braves fils de héros, vous, de la grande guerre,*

*Marchez légèrement, car le long du parcours,
On a jeté des fleurs; on vous aime toujours!
Et demain, cette voix redira aux ancêtres*



*Qui jadis se battaient sans ne faiblir jamais,
Que vous avez passé, que partout, des fenêtres,
On chantait vos exploits:...ils dormiront en paix.*

JOSEPH PÂTRY

AMITIES ONTARIENNES

Par M. LÉON-MERCIER GOUIN, Avocat

Conférence faite à la septième séance publique mensuelle de
la Société des Arts, Sciences et Lettres

Excellence, (1) Mesdames, Messieurs,



M. LÉON-MERCIER GOUIN

Permettez-moi, au début de cette causerie, de citer un des souvenirs les plus typiques que j'aie rapportés d'Oxford. Arrivé dans cette cité vénérable, en octobre 1911, j'entrepris aussitôt d'en explorer méticuleusement tous les coins et recoins. Au cours de mes pérégrinations, je remarquai, un jour, avec étonnement, un étroit passage qui portait le nom vraiment bizarre de "Logic Lane". Cette ruelle de la Logique longeait les vieux murs du Collège millénaire de l'Université, fondé par Alfred le Grand, en 892. Ce titre de *Logic Lane* m'intriguait. Je connaissais déjà de nom les dédales de la sophistique, les méandres de la justice... je ne savais point encore qu'il existait une ruelle de la Logique.

Ce fut un Ontarien, et de Toronto, s'il vous plaît, qui m'expliqua cette étrange appellation. "Au moyen âge", me dit mon excellent camarade Stanley, "les Logiciens, au sortir de leurs cours, se divisaient en deux camps. Suivant leur opinion, ils s'alignaient à droite ou à gauche de *Logic Lane*. Presque toujours, tant était vive la polémique, on passait des arguments les plus frappants aux coups les plus convaincants et de la dialectique à la pugilistique." Cette anecdote me rappelle que mon séjour à Oxford m'impose une stricte fidélité à ces traditions séculaires. A l'exemple des scolastiques d'antan, je dois, il me semble, "suivant l'usage antique et solennel", justifier tout d'abord le titre quelque peu énigmatique de cette causerie. "Definitio terminorum ante omnia," disait-on jadis.

(1) S. E. Sir Chs. Fitzpatrick, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, hôte d'honneur de la Société des Arts, Sciences et Lettres à cette séance.

Par "AMITIES ONTARIENNES", je n'entends nullement l'antipathie farouche de certains gallophages de quelques groupes anti-français et anti-catholiques, les uns Torovingiens, les autres d'ailleurs. Tout au contraire, ces mots d'AMITIES ONTARIENNES désignent, dans ma pensée, la sympathie cordiale et même héroïque que nous a toujours témoignée une élite de la race anglo-saxonne. Le nombre de nos amis ontariens peut sembler plutôt restreint. Leur mérite en est d'autant plus grand. Oublier ceux qui, sans être des nôtres, ont défendu au prix de tous les sacrifices notre nationalité menacée serait de notre part un très vilain acte d'ingratitude.

"The evil men do", disait Shakespeare en parlant de Jules César, "the evil men do lives after them; the good is oft interred with their bones"... Non ! Non ! Souvenons-nous toujours de l'intrépide esprit de justice et d'impartialité de quelques-uns des plus célèbres fils d'Albion. Rappelons-nous que, dès la conquête, nous avons trouvé parmi nos vainqueurs de la veille quelques protecteurs magnanimes. Sans doute, nous avons eu à souffrir horriblement du fanatisme et de l'intransigeance de certaines factions. Pour les méfaits de ces adversaires nous gardons, du reste, de très cordiales rancœurs. Pour nos défenseurs, ayons une reconnaissance au moins égale en intensité et en profondeur à notre haine pour les autres.

Dès 1760, nous avons trouvé, parmi nos conquérants, quelques amis impartiaux et désintéressés. Nos premiers gouverneurs: Murray, rival malheureux de Lévis à Ste-Foye, Carleton, chef d'état-major de Wolfe et blessé lors de la bataille des Plaines d'Abraham, témoignèrent à nos ancêtres devenus par leurs victoires les sujets de leur métropole une sympathie qui les honore à tout jamais. En Angleterre, vers le même époque, des juristes éminents, tels York et DeGrey en 1766, tels Wedderburne et Thurlow en 1773, plaidèrent, avec une générosité non moins admirable, la cause de nos minorités vaincues.

A cette courageuse revendication de nos droits par ces amis anglo-saxons, à l'éloquence d'orateurs anglais comme Fox, nous devons notre première constitution : l'Acte de Québec. Cette fameuse loi de 1774 reconnaissait définitivement notre foi et nos lois. Elle devait être la grande Charte de nos libertés politiques. Pindare appelait la justice le fondement inébranlable des états. En vérité, bien mieux que la violence et la persécution, elle assure la stabilité des empires. L'esprit de tolérance et d'équité d'Anglais comme Carleton, comme Fox et comme leurs successeurs, a conservé à l'Angleterre cette belle moitié du continent nord-américain où flotte encore son drapeau. Instruite par la perte de ses colonies anglo-protestantes, la Grande Bretagne voulut s'assurer notre fidélité par la conciliation envers notre population franco-catholique. En 1791, le célèbre Pitt lui-même, le grand adversaire de Napoléon, proposa notre seconde constitution.

C'était la première réalisation du principe des nationalités, c'est-à-dire

la première reconnaissance officielle du droit à la vie de tous les peuples grands ou petits. Séparant en deux parties le Canada, cette mesure impériale donnait la prépondérance à chacune de nos deux races dans la section territoriale où elle dominait déjà. La population du Bas-Canada serait donc en majorité nettement française et catholique, celle du Haut anglaise et protestante. Par là, Pitt devançait de plus d'un siècle le programme de nos alliés victorieux tel que formulé par le président de la république voisine. Chef constitutionnel de la grande confédération américaine, interprète autorisé de la démocratie universelle, Wilson veut en effet garantir "à chaque peuple sa vie propre, le libre exercice de sa religion, son libre développement individuel et social". Ainsi donc, l'acte de 1791 partageait notre colonie en deux provinces; dans l'une nous aurions la force du nombre, dans l'autre les Loyalistes allaient être les maîtres. Découpé à même le vieux Québec, Ontario était né ! Nos constituants de Londres en lui donnant son existence politique n'avait qu'un but: Prévenir, dans la mesure du possible, les guerres de races entre nos groupes ethniques. L'histoire a démontré, du reste, leur indiscutable sagesse en suivant les frontières naturelles que la Providence a tracées entre nos deux groupements nationaux, si différents l'un de l'autre dans leur idéal et dans leur tradition. En 1840, on voulut ignorer ces principes sacrés d'équité constitutionnelle. Faisant violence à la nature elle-même, on nous imposa (on sait en quelles tragiques circonstances), une union législative avec les pays d'en Haut. Un quart de siècle d'expérience suffit à prouver l'inutilité, à la fois puérole et dangereuse, de cette tentative de dénationalisation. En créant le pacte de 1867, il fallut rétablir la division préconisée par Pitt et par Burke. La Confédération porte en effet à sa base même une reconnaissance sage et modérée du principe des nationalités. Elle reconnaît dans l'unité de notre État canadien, la personnalité morale de notre race canadienne-française. Elle nous donne dans le Québec l'autonomie la plus complète en toute matière locale. Dans les autres provinces, l'union fédérale promettait aussi d'assurer aux minorités de notre race une protection adéquate. Telle était l'intention non équivoque des fondateurs de notre patrie actuelle. Tel est l'esprit véritable de la constitution fédérative qui nous unit à nos amis ontariens.

L'acte de l'Amérique Britannique du Nord est donc en lui-même un compromis parfaitement honorable. Son application peut être défectueuse momentanément, ses garanties légales à notre égard sont, à mon avis, insuffisantes. Mais du jour, où de toute part, l'on respectera scrupuleusement toutes les garanties morales de notre constitution, du jour où un patriotisme vraiment canadien animera tous nos hommes d'état sans distinction de croyance ni d'origine, notre jeune nationalité émerveillera le monde par sa prospérité matérielle et plus encore, par sa leçon universelle de tolérance chrétienne. Ces

résultats admirables ne peuvent être atteints que par une coopération fraternelle entre nos amis ontariens et les chefs de notre race.

Si nous tournons nos regards vers le passé, nous constatons que nous devons notre autonomie politique et notre liberté constitutionnelle à la bonne entente de Baldwin et de Lafontaine, de Hincks et de Morin, de McDonald et de Cartier, et aussi, indirectement, de MacKenzie et de Papineau, deux précurseurs admirables, malgré la violence de leurs opinions. Seule une collaboration réelle et effective entre Ontario et Québec peut assurer notre avenir national et permettre le plein développement de notre patrie commune: notre vaste Confédération canadienne.

N'oublions pas en effet que notre territoire national dépasse les limites pourtant si étendues de notre gigantesque province de Québec. "Canadiens, nous le sommes tous," proclamait à Toronto même, en 1886, la grande voix qui, durant un demi siècle, fut écoutée avec respect, même par ses adversaires les plus irréductibles, et qui s'est tue, voilà dix jours à peine, au milieu d'un deuil poignant et universel, "quelle que soit notre origine," disait Sir Wilfrid Laurier, "que nous soyions d'extraction française comme je le suis moi-même," (et il ajoute avec fierté: "loin de rougir d'appartenir à ma race je m'en énorgeuillis!"), que nous soyions français, anglais, écossais ou que sais-je encore? nous sommes tous canadiens et ainsi, nous sommes unis dans une même pensée et vers un même but".

Pour cette œuvre d'harmonie et de concorde, Laurier a vécu tous les instants de sa vie féconde; à cette tâche, il a consacré toute son éloquence, aux services de cette cause, il a dévoué tous les actes et toutes les pensées de sa grande âme, tous les battements de son grand cœur de patriote. Ouvrier sublime, il a continué avec fierté et sans défaillance la mission, nécessaire entre toutes, de Lafontaine et de Baldwin.

J'ai nommé Baldwin et, parmi toutes les figures d'hier, c'est, je crois, la plus belle de toutes nos amitiés ontariennes. En quelques traits, je vais donc tenter de résumer la pensée dominante de toute sa carrière politique et d'établir la noblesse de son attitude envers les nôtres.

Le 12 mai 1804, Robert Baldwin naquit à Toronto-Village connu durant l'époque anté-torovingienne sous le nom moins imposant de "muddy York". Le père de notre héros parlementaire, William Warren Baldwin avait vu le jour en Irlande. Arrivé au Canada en 1798, il y débuta d'abord comme disciple d'Esculape. Il était, en effet, docteur en médecine de l'Université d'Edimbourg. Pendant quelque temps, il cumula, avec la pratique médicale, les fonctions assez incompatibles de professeur d'humanités latines pour les jeunes "gentlemen" de York. Finalement, il devint, par la plus heureuse des métamorphoses, avocat. Le droit même peut-être à tout, très certainement, tout y mène. Le jeune Robert, en bon fils qu'il était, après avoir fait de solides études

classiques à York, embrassa la profession paternelle, (la dernière, naturellement). Il fit son stage de clerc dans l'étude de son père et, en 1825, dûment reçu membre de notre ordre si estimé, (nous nous flattons, non sans quelque raison, de ne pouvoir être pires que notre réputation !) reçu avocat, Robert formait avec l'auteur de ses jours la société légale: W. W. Baldwin & Son.

Les deux Baldwin étaient avant tout des libéraux modérés. (Je prends ici, bien entendu, le mot "libéral" dans son sens le plus large, le plus libéral, dis-je, et le moins politique du monde). Sans doute, les deux associés partageaient en partie les convictions de William Lyon MacKenzie. Le père et le fils désapprouvaient cependant l'intransigeance exagérée de ses revendications. Reformateur, Baldwin jeune l'était de cœur et d'âme. Député de Toronto dès 1820 il fut toute sa vie comme hanté d'un désir indomptable pour la réalisation de son idéal le plus cher: la responsabilité ministérielle. Il appuyait cordialement les justes réclamations des radicaux. Cependant, il condamna toujours avec énergie toute menée révolutionnaire de leur part, tant il avait l'esprit pénétré d'un respect inébranlable pour nos institutions constitutionnelles.

Durant l'insurrection de 1837, Baldwin se tint absolument à l'écart du mouvement organisé pourtant par quelques-uns de ses meilleurs amis. Il consentit même, pendant le siège de Toronto, (car Toronto, *borresco referens*, Toronto, suprême outrage ! fut assiégé par ses propres fils), il consentit, dis-je, à la demande de Sir Francis Bond Head à lui servir de parlementaire auprès des rebelles. Cette démarche était pour lui l'accomplissement pénible d'un devoir nécessaire. Il échoua dans sa tentative suprême de conciliation. Plus tard, ses adversaires interprétèrent odieusement ses services de porte-parole officiel du gouverneur auprès des insurgés. Ses bons offices lui valurent de leur part des accusations les plus injustifiées de complicité et de déloyauté.

En ces temps troublés, Baldwin comptait parmi ses disciples un jeune financier anglais des plus distingués, Francis Hincks, arrivé au pays depuis 1830. Cinq années plus tard (1835), lors d'un voyage à Montréal, Hincks y avait rencontré Lafontaine, Morin, ainsi que d'autres libéraux en vue. La future alliance des deux partis se dessinait déjà à notre horizon politique qu'assombriissait alors la révolution menaçante. Après l'orage de 37, Baldwin reprit, avec une ardeur toute nouvelle, sa double mission, ayant pour but d'assurer l'égalité fraternelle de nos deux races, ainsi que notre liberté coloniale.

Ministre sous Sydenham, en février 1841, il démissionne en juin, à peine quatre mois plus tard. Le gouverneur voulait, en effet, régner au mépris du principe fondamental de la responsabilité ministérielle. Baldwin en agissant ainsi ne faisait que pratiquer le crédo qu'il professait très ouvertement et qui est devenu par la suite l'un des dogmes de notre liberté constitutionnelle. Voici pourtant l'appréciation assez peu flatteuse que sa conduite lui attira de la part d'un historien anglais. Un certain Poulett Scrope, panégyriste de Sy-

denham, déclare que Baldwin en demissionnant ainsi "se rendit coupable d'une attitude incompatible avec les traditions d'honneur politique qu'observent les politiciens anglais." Comme on le voit, les ultra-loyalistes ne ménageaient guère Baldwin.

En septembre 1841, Baldwin cède son siège de Toronto à Lafontaine défait lui-même dans Terrebonne. Cet acte de courtoisie ontarienne est à jamais resté célèbre dans nos annales nationales. Voici à ce propos, un très court passage du programme que Lafontaine adressait à ses nouveaux électeurs, ses bons amis de Toronto :

"Même en mettant à part toute considération d'intérêt national et en ne tenant compte ni de notre amour pour l'ordre public, ni de notre attachement à notre liberté politique, nos intérêts communs devraient suffire à eux seuls à établir entre la masse de nos deux populations une coopération réciproque et constante, coopération indispensable à l'administration du pays."

Voici maintenant une phrase non moins admirable de celui qui donnait si généreusement son siège à notre autre grand compatriote: "J'ai toujours désiré et je désire encore ardemment l'union de nos deux provinces, mais je ne veux pas d'une union n'existant que sur le parchemin de nos statuts, je veux une union cordiale de nos deux races, une union consentie volontairement et librement par des hommes vraiment libres."

En 1843, comme on le sait, les amis québécois de Baldwin lui remirent le service qu'il avait rendu à Lafontaine deux ans auparavant. Défait dans le Haut-Canada, Baldwin était élu dans Rimouski. Des jours meilleurs apparaissent bientôt, grâce à l'alliance scellée entre Lafontaine et Baldwin. Sous l'administration bienfaisante de Sir Charles Bagot, notre autonomie coloniale commença à prendre son essor final.

Monsieur Stephen Leacock, professeur à McGill, apprécie en ces termes la portée vraiment nationale de ce rapprochement politique : "L'avènement du ministère Lafontaine-Baldwin indiquait plus que le triomphe de la responsabilité ministérielle. Il indiquait aussi la seule solution pouvant résoudre adéquatement dans notre politique canadienne notre question de races. Aux yeux des vieux Tories de la vieille école, la suppression du Canada français, ou tout au moins, son assujettissement, semblait la manière naturelle, (et l'on pourrait même dire la seule manière vraiment anglaise et loyale), de gouverner le Canada-Uni. Désormais, notre évolution nationale trouve un nouveau développement dans l'alliance et la coopération de nos deux races, chacune apportant sa contribution distincte à la vie politique de notre patrie et chacune trouvant dans l'autre un stimulant bienfaisant et un sûr appui. C'est l'alliance de Baldwin et de Lafontaine qui inaugure cette politique si contraire aux principes de la vieille école. Cette politique a depuis dirigé nos destinées nationales; d'elle dépend l'avenir de notre pays."

Voici comment le même historien, né lui-même en terre ontarienne, décrit l'apparence physique de l'illustre associé de Lafontaine. Après avoir rappelé la silhouette napoléonienne de Lafontaine, "Baldwin," continue M. Leacock, "n'offrait pas du tout le même type. Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne, car il mesurait 5 pieds 10 pouces. Cependant, sa stature plutôt lourde et ses épaules légèrement voutées, faisaient qu'il n'avait pas l'air grand. Ses yeux étaient gris; ses cheveux bruns foncés ne grisonnèrent que tardivement. Ses traits manquaient quelque peu de mobilité et son expression ordinaire était plutôt grave et réfléchie. Cependant l'extrême bonté de son cœur, la sincérité de tout son être, jointes à des manières sans prétention et sans affectation donnaient à ses discours une apparence captivante d'honnêteté franche et solide. Ainsi, sa puissance était accompagnée d'un charme irrésistible qui lui gagnait l'indéfectible affection de tous ceux qui l'entouraient."

Sous Metcalfe, les champions de notre autonomie allaient, après une dernière crise, remporter leur triomphe définitif. Le gouverneur refusant de se conformer au principe essentiel de la responsabilité ministérielle, en 1843, le ministère Lafontaine-Baldwin démissionne en bloc. Des temps moins agités s'annoncèrent enfin avec l'arrivée de Lord Elgin et nous avons joui dès lors d'une pleine liberté en toute matière de politique intérieure.

Ces noms d'Elgin et de Baldwin évoquent le souvenir de plus d'un bel acte de générosité anglo-saxonne envers notre race. Ainsi, en 1848, lors de la nomination de l'orateur, Baldwin vote pour Morin contre McNab, ce dernier ne sachant pas le français. (Inutile d'ajouter que Baldwin aurait encore moins approuvé le règlement XVII.) On se souvient aussi de l'attitude héroïque de Lord Elgin sanctionnant la Loi d'Indemnité pour les victimes des troubles de 37. En cette circonstance historique, Baldwin, Hincks, Blake et tous nos autres amis ontariens d'alors ne reculèrent point devant cette mesure de stricte justice pour les Canadiens français. Hélas ! Leur noble impartialité remua jusqu'en ses plus bas fonds la lie de notre population. Notre parlement fut incendié en 1849 par la populace montréalaise. En cette occurrence, et malheureusement en plus d'une autre, Baldwin eut l'honneur assez particulier d'être brûlé en effigie dans sa ville natale.

Avant de quitter son ombre si généreuse, si loyale et si vraiment grande, je veux citer cette belle pensée de Baldwin où l'on sent déjà tressaillir, pour ainsi dire, notre jeune nation : "Oublions toutes nos divergences secondaires. Agissons en nous rappelant seulement que nous sommes tous Canadiens, que comme tels nous avons une patrie et que nous sommes un peuple."

Jamais notre crédo patriotique ne pourra être formulé en termes plus justes, plus vrais et plus vibrants. Laurier, reprenant ce thème, en fit plus tard sa propre devise. Baldwin fut l'une de nos plus belles figures politiques et l'un des principaux artisans de notre unité nationale. Avec raison, M. Turcotte

salue en lui en grand ami des nôtres. Jamais nous ne pourrons trop honorer la mémoire de cette belle amitié ontarienne.

J'ai déjà trop abusé de votre patience et je ne puis que nommer, en passant, Sir John A. MacDonald. Adversaire politique du grand leader conservateur, par tradition, mais bien plus encore, je vous assure, par la plus profonde des convictions personnelles, je m'incline cependant avec joie devant sa sympathie habituelle pour notre race et devant sa clairvoyante compréhension de notre caractère véritable. Avec son biographe anglo-canadien, M. Parkin, je ne puis qu'admirer son amitié pour Cartier et son appréciation impartiale des qualités très réelles de notre population rurale. Je ne puis qu'évoquer la personnalité de cet illustre homme d'état. De même je ne puis que mentionner, avec une gratitude aussi vive que laconique, les noms de quelques-uns de nos meilleurs amis ontariens d'aujourd'hui : Tels MM. Squhair, Clarke, Skelton, Foran, et d'autres encore.

Au sein même de notre province, nous comptons aussi parmi la minorité de langue anglaise des amis dont nous apprécions la cordialité et le dévouement. Je n'oublierai jamais, parmi ceux-là, l'honorable Charles Devlin que la mort a trop tôt enlevé à sa belle carrière politique. Je conserverai toujours le plus doux des souvenirs pour son inlassable bonté pour moi. De lui l'on peut dire qu'il avait "un cœur d'or."

De même, Excellence, (1) nous avons pour l'intérêt que vous témoignez à toutes nos institutions canadiennes-françaises une reconnaissance très vive. Votre présence ici, ce soir, en est d'ailleurs une nouvelle preuve.

Je voudrais, avant de terminer cette trop longue causerie, réserver quelques instants pour vous parler un peu de notre vaillant défenseur tointonien William-Henry Moore et de son beau livre : *THE CLASH*.

Ce livre de M. Moore est plus qu'un beau livre; c'est un acte héroïque, un trait de patriotisme et d'impartialité digne de passer à la postérité. C'est là un réquisitoire formidable contre nos adversaires et un exemple insigne de la vraie tolérance britannique. De ce volume, on ne peut dire trop de bien. Cet ouvrage magistral fera époque dans notre histoire canadienne; il restera pour nous un véritable arsenal d'armes constitutionnelles.

Son argumentation solide, sa bibliographie érudite en font une œuvre remarquable. Son patriotisme et son impartialité assurément à M. Moore la reconnaissance émue de toute notre race. Cette étude sur le "choc" des deux races au Canada constitue une admirable revendication, de la part d'un ontarien, de nos droits outragés. Avec éloquence, avec chaleur, mais aussi avec des arguments irréfutables, M. Moore, un journaliste de Toronto, fait appel à l'élément sain de la "province-sœur" en faveur de notre liberté scolaire. Implacablement, M. Moore cloue au pilori le fanatisme et l'intolérance. Assimilant

sans pitié le problème ontarien à la question alsacienne, sans ménagement, il pousse jusqu'au bout le parallèle.

Les races ont droit à leur vie propre, à leur existence nationale, à leur langue, dit M. Moore. Les traités n'ont pas besoin de reconnaissance officielle ces libertés. Elles sont inaliénables et imprescriptibles, ajoute M. Moore. Mais, objectera-t-on : existe-t-il une nationalité canadienne-française ? Sans hésitation aucune, l'auteur du "Choc des races" affirme notre triple unité d'origine, de langue et de croyance. Habitant un même territoire, ensemble nous avons vécu les pages immortelles de notre histoire. Vouloir nous dénationaliser, ce serait pour M. Moore, "un crime contre Dieu lui-même."

Nous fûmes vaincus, c'est vrai; mais le droit de conquête n'autorise le meurtre ni des individus, ni des peuples. Aux yeux de l'Angleterre, d'ailleurs, comme nous le disions tout à l'heure, les races conquises ne sont pas des esclaves. "Elles ne font que changer d'allégeance." Le titre de citoyen britannique n'enlève pas à un homme sa nationalité, dit M. Moore, "il lui donne seulement, jusqu'à un certain point, une surpatrie" (super-nationality).

Dès 1791, notre métropole donnait à l'univers le premier exemple de la mise en pratique du principe des nationalités. Hier encore, s'était pour défendre l'indépendance serbe que le monde civilisé prenait les armes contre le pan-germanisme. Les Allemands évidemment ont d'autres "principes." M. Moore se fait notre vengeur intrépide et sans répit, il marque au fer rouge tous ceux qui ont pratiqué la "manière prussienne". Il démontre la stupide inutilité des persécutions. En elles, il voit des stimulants salutaires bien que douloureux pour les minorités menacées. Il signale le réveil danois en Schlesvig-Holstein, la renaissance slave en Pologne allemande. Pour M. Moore, les mots légalité et droit ne sont nullement synonymes. Les lois prussiennes de dénationalisation scolaire en Alsace, en Pologne... et en Holstein, sont peut-être "constitutionnelles"; elles n'en constituent pas moins une odieuse violation des droits les plus sacrés et les plus chers que des êtres humains puissent posséder.

Avec une noble franchise, notre ami torontonien déclare que nous sommes "chez nous" en terre ontarienne; que le sol des "pays d'en haut" nous appartient par droit de découvreurs et de premiers occupants. Géographiquement, Ontario n'est qu'une "tranche" de l'ancien Québec. Nous l'avons conquis à la civilisation par nos explorateurs, nos missionnaires, nos héros et nos martyrs, tels les La Vérendrye, les Brébœuf, les Lallemand, les Dollard. Nous l'avons colonisé, fondant ses villes et ses villages; nous l'avons évangélisé. Les petits enfants de nos écoles n'ont-ils pas le droit d'apprendre en français cette épopée bien française qui fut le premier chapitre de l'histoire de l'Ontario ?

Et M. Moore, exemples et statistiques à l'appui, réfute une à une les accusations dont on nous abreuve; il remise au rancart la légende de "notre païois".

Il réduit à néant la charge d'infériorité proférée contre nos cours classiques et commerciaux. Il détruit à jamais, pour quiconque n'est pas réfractaire à tout raisonnement, cet amas de préjugés dont nous avons si horriblement souffert depuis des années.

Je m'arrête ici et je termine par une parole d'espoir. En fermant le CLASH de M. Moore, je crois de tout mon cœur, (et vous sentez comme moi, j'en suis sûr), que nous avons tout à gagner par de telles amitiés ontariennes. Nous connaissant mieux, nous pourrions travailler davantage à la plus grande gloire de notre patrie commune : "notre vaste Confédération". Pratiquant envers nos compatriotes anglo-protestants la tolérance la plus évangélique, fermes sans arrogance, nous pourrions à bon droit faire appel à leur sens traditionnel d'honneur et d'impartialité. Des jours meilleurs s'annoncent déjà, Dieu merci ! et le livre de M. Moore en est la preuve indiscutable. Son succès sans précédent d'une extrémité à l'autre du continent confirme nos espérances les plus chères. Fasse le Ciel que dans un avenir rapproché nous puissions retrouver dans la province voisine des continuateurs nombreux de la politique féconde de Baldwin. Que tous les grands morts qui peuplent le sol de l'Ontario montent la garde suprême et veillent sur nos destinées ! C'est à la terre ontarienne que nous avions confié pieusement, il y a de cela six jours déjà, la dépouille sacrée de l'homme d'état éminent que le trépas vient d'arracher à notre très filiale affection. Puisse l'âme de Baldwin, de Laurier et de tous leurs disciples, par delà leur tombeau glorieux, constituer encore entre nos deux races un indestructible trait d'union !

L'alliance de Baldwin et de Lafontaine a assuré la grandeur de notre pays et sauvé notre nationalité menacée. MacDonald et Cartier, d'un geste magnifique, ont élargi d'un océan à l'autre notre patrie. Laurier et ses lieutenants de toute origine et de toute croyance, "Canadiens avant tout" ont fait du Canada une nation entre les nations de la terre. Ces alliances historiques ont fondé en Amérique un peuple nouveau : "Notre peuple canadien." Ces cordiales amitiés anglo-françaises portent en elles un vivant symbole : en elles, s'incarne l'image trois fois sainte de la bonne entente, indispensable non seulement à notre avancement national, mais aussi à notre survivance même. Hier comme aujourd'hui, aujourd'hui comme demain, seule une collaboration fraternelle entre Ontario et Québec peut nous permettre d'ajouter à nos annales patriotiques des pages dignes de celles qui les précèdent et de ne pas interrompre l'épopée sublime de notre histoire canadienne. C'est là, d'ailleurs, le testament formel de notre grand disparu ; ce fut son dernier mot d'ordre. Qu'il dorme en paix ! Coûte que coûte, nous y serons fidèles.





Excelsior !

*A la mémoire du lieutenant-
aviateur PIERRE HAMEL,
tombé au champ d'honneur.*

Il regardait plus haut que les gens de son âge
Et les calculs humains ne l'importunaient pas.
D'étranges visions semblaient guider ses pas,
Comme dans le désert nous astire un mirage.

Puis la guerre survient qui le remplit de rage,
Car pour la liberté l'on souffre et meurt là-bas.
A son pays il court offrir son jeune bras
Et jusqu'au firmament il porte son courage.

Dans le beau ciel de France il s'est trouvé chez lui
Et son regard chercheur, comme un éclair, a lui
Quand il s'est vu si haut, planant vers la victoire.

Et je crois que ce fut pour l'élever encor
Que le Destin le fit, dans un suprême essor,
Tomber pour la patrie, en montant vers la gloire.

ALONZO CINQ-MARS

Québec, mai 1919



Maria Chapdelaine

Pièce en cinq actes, d'après Le roman de
Louis Hémon

PAR

ALONZO CINQ-MARS et DAMASE POTVIN

Membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres

PERSONNAGES

SAMUEL CHAPDELAINE, colon, 60 ans
FRANÇOIS PARADIS, trappeur, 25 ans
EUTROPE GAGNON, colon, 28 ans
LORENZO SURPRENENT, ouvrier, 25 ans
EPHREM SURPRENANT, colon, 60 ans
EDWIGE LEGARE, garçon de ferme, 45 ans
NAZAIRE LAROUCHE, rentier, 60 ans
PIERRE VERNIER, colon, 50 ans.
TI'BE CHAPDELAINE, fils de Samuel, 15 ans.

MARIA CHAPDELAINE, fille de Samuel, 23 ans
LAURA CHAPDELAINE, femme de Samuel, 58 ans
AZALMA LAROUCHE, veuve, rentière, 55 ans.

LA SCÈNE

La scène se passe, aux environs de 1910, à Péribonca, petite paroisse de colonisation située au nord du Lac Saint-Jean, dans le canton de Dalmas. C'est là que Louis Hémon a écrit son roman, dont les personnages sont tous de l'endroit.

MARIA CHAPDELAINÉ

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Grande cuisine de la maison d'un rentier de village. Midi. Azalma Larouche sert la table pour le dîner, on attend les gens de la maison. Nazaire Larouche fume sa pipe près du poêle. Grande table, poêle, chaises; près de la porte, une pompe et un baril d'eau; aux murs, quelques lithographies et des portraits. Des chaudrons sur le poêle.

AZALMA, NAZAIRE

AZALMA — Alors, ça va mieux, Nazaire, comme ça ?

NAZAIRE — Oui, oui, ça va mieux... tu sais, ça m'a pris, comme je te l'ai dit, par un étourdissement, là, j'ai vu des chandelles...

AZALMA — Une indigestion, une simple indigestion; tu sais, t'auras monté la côte de l'église trop vite avant la messe... enfin, puisque c'est passé... Et puis, tu sais Nazaire, sans te faire de reproche, il ne te faut pas grand'chose pour te faire sortir avant la fin de la messe. T'as jamais été un grand dévot.

NAZAIRE — Si on peut dire...

AZALMA — C'est ben rare que tu entendes le dernier Evangile; le curé n'a pas aussitôt entonné l'Ite Missa Est que tu décolles. (*Elle va regarder à la fenêtre*). La Messe est longue aujourd'hui, je ne vois pas encore nos gens sortir de l'église. Le curé a prêché longtemps, je suppose...

NAZAIRE — Je sais pas, mais quand je suis parti, quand ça m'a pris, là, il commençait à prêcher sur la danse, peut-être à cause de la veillée de l'autre soir, chez Pitre Gourdeau. Ça peut être long et j'ai ben peur que les jeunes gens prennent ça raide.

AZALMA — Y avait-il des étrangers à la messe?... j'ai vu passer les Simard, de la Pipe.

NAZAIRE — De fait, ils étaient tous les deux avec leur fille...tiens, il y avait dans le chœur un ecclésiastique du Séminaire de Chicoutimi, le garçon du vieux Pierre Dufour, tu sais bien, le père Dufour qui s'est tant désâmé pour faire instruire son garçon et pour en faire un prêtre; eh ben, il est à la veille de réussir.

AZALMA — Il paraît qu'il est malade, l' père Pierre ?

NAZAIRE — Je suppose que c'est pour venir voir son père... Il y avait

aussi une voix nouvelle à l'harmonium; il a chanté un sapré beau cantique. Je sais pas qui ça peut ben être. Je pense que c'est un gas de Mistouck.

AZALMA — Ce n'est pas tout ?

NAZAIRE — Ah, j'oubliais, il y avait encore Maria, la fille au père Chapdelaine, d'en haut, de Honfleur. C'est quasiment comme une étrangère, puisqu'elle arrive d'un voyage d'un mois à Saint-Prime. Mais c'est de tes parents, Azalma ?

AZALMA — Ah ! Maria est arrivée ? je savais pas... mais oui, c'est ma cousine "hermet germaine"; tu sais, la mère de sa mère était la sœur de ma grand-mère; ça fait que, sa mère et la mienne étaient cousines germaines... Ah ! Maria est arrivée; enfin, on va avoir des nouvelles des paroisses... moi, j'ai ben hâte de savoir comment se porte mon pauvre grand-père Bouchard, où Maria était en promenade, je suppose. Tu sais, c'est un parent de Wilbrod Bouchard, de Saint-Gédéon... mon Dieu, tu l'as connu, c'est lui qui a ouvert la paroisse...

NAZAIRE — Non, non... je m'en remets pas.

AZALMA — Enfin, Maria est arrivée... une belle grosse fille, hein ?

NAZAIRE — Certain, une belle grosse fille, et vaillante avec ça. C'est ben de valeur qu'elle reste si loin dans le bois. Elle aurait des cavaliers en masse, icite, au village; mais comment ce que nos jeunesses pourraient ben aller veiller chez eux, de l'autre bord de la rivière, en haut des Chûtes, à plus de douze milles de distance... et les derniers milles quasiment sans chemin ?

AZALMA — Oui, c'est ben sûr, c'te pauvre fille, elle reste loin !

NAZAIRE — Tantôt, avant la messe, nos jeunesses la regardaient avec des sourires farauds, c'te belle fille qui reste trop loin. Mais quand elle a monté le perron de l'église avec son père, et qu'elle a passé au ras eux autres, une gêne les a pris; ils se sont reculés gauchement, comme s'il y avait eu, entre elle et eux autres, quelque chose de plus que la rivière à traverser et douze milles de mauvais chemins dans le bois...

AZALMA — Ah ! aussi, ce qu'elle doit s'ennuyer, c'te enfant. (*Elle va de nouveau à la fenêtre*). Tiens, la messe est finie, le monde sort... Vite, ma soupe... mes patates doivent être cuites, je les ai mises au feu avant le Sanctus. (*Azalma brasse dans ses chaudrons. Nazaire rallume sa pipe à la petite porte du poêle. Le père Chapdeleine entre, suivi de Maria.*)

SCENE II

Les mêmes, plus Samuel Chapdelaine et Maria.

AZALMA — Bonjour, bonjour, tiens, Maria ? Nazaire venait justement de me dire que tu étais revenue de ton voyage.

MARIA—Oui, je suis arrivée hier soir avec le postillon; j'ai couché chez lui.

AZALMA — Mais pourquoi ce que tu es pas venue ici tout droit? J'aurais été si contente de parler des gens de par là-bas, durant la veillée....Ah ! mon Dieu, mes patates qui prennent au fonds ! (*Elle court au poêle.*) Décapotez-vous; ôte ta crémone, Maria.

SAMUEL — On a eu une belle messe aujourd'hui et du beau chant. C'est beau, la messe. J'ai souvent ben du regret qu'on soit si loin des églises. Peut-être ben que, à cause qu'on ne peut pas faire toujours notre religion le dimanche, ça nous empêche d'être aussi chanceux que les autres.

MARIA — Ça n'est pas de notre faute, on est trop loin.

SAMUEL — Oui, on a eu du ben beau chant. Je sais ben pas qui a chanté le cantique :

“J'irai la voir un jour,”

“M'asseoir près de son trône.

“Recevoir ma couronne,

“Et régner à mon tour.”

C'était une sapré belle voix, hein, Maria?

MARIA — Oui, son père, vous l'avez dit.

SAMUEL — Il me semble que c'était une voix que je connais. (*A Nazaire*) Et puis, toi, comment ce que ça va? Eh v'la un temps pour se trouver mal, en plein milieu de la messe !

AZALMA — Entre nous autres, vous savez, je pense que ça lui faisait pas trop de peine de trouver cette raison-là pour sortir avant la fin de la messe. Vous savez que Nazaire n'entend jamais le dernier Evangile?

NAZAIRE — Et ben quoi, quand le curé a dit *Ite Missa est*, vous savez ce que ça veut dire? Ça veut dire: “La messe est finie, allez-vous-en!” Je fais comme on me le dit, je m'en vais. Et puis, quant à ma maladie, c'est vrai que j'ai été malade; ça sera pas grand chose, c'est seulement une indigestion. J'ai monté la côte de l'église trop vite avant la messe; alors, ça a bloqué, tu comprends. Mais, je vais prendre un bon dîner, et ça va descendre. (*Il rit.*) Hein, Azalma, c'est vrai, ça?

AZALMA — (*Retirant des patates du chaudron.*) Oui, oui, glouton, vrai, toi, tu mourras en mangeant.

SAMUEL — Ah non, par exemple, quand il aura mangé seulement, surtout si c'est du bon ragoût, comme celui que j'entends mijoter dans le chaudron. (*Il fait claquer sa langue.*)

NAZAIRE — Mangeons bien, nous mourrons gras !

AZALMA — Bon, aateur, serrez vos pipes... à table, on dîne. Tenez *ap* prochez-vous. (*Elle avance des chaises à la table*) Approche-toi, Maria. *On*

parlera de ton voyage en dinant. (Au moment où on se met à table, on entend frapper à la porte)

AZALMA — Entrez.

SCENE III

Les mêmes, plus François Paradis.

FRANÇOIS — (Entrant) Bonjour tout le monde.

MARIA. — (allant vers la porte). François Paradis !

AZALMA — Ben, c'est-ti pas terrible, François Paradis !
FRANÇOIS — (donnant la main à chacun.) Bonjour Madame Larouche, bonjour M. Chappelaine, bonjour M. Larouche, (se tournant vers Maria et plus tendre) : Bonjour, mamzelle Maria. (A Samuel et à Maria:) C'est un adon que je vous rencontre icite, puisque votre terre est ben plus haut, le long de la rivière, et que je ne viens pas souvent pas icite.

SAMUEL — François Paradis... c'est un adon de fait, parce que v'là longtemps que je t'avais pas vu, François... Et v'là ton père qui est mort, de même?... As-tu gardé la terre ? (à Maria) Tu te rappelle ben, Maria, François Paradis, de Mistassini ? Il n'a pas changé guère, hein ?

MARIA — Si je m'en rappelle !... Mais sûrement !...

FRANÇOIS — Vous non plus, M. Chapdeleine... votre fille, c'est pas pareil, elle a changé; mais je l'aurais reconnue quand même.

MARIA (songeuse) François Paradis?... Ben sûr, son père, que je me rappelle de François Paradis. On s'est rencontré souvent à Mistassini. Vous savez ben, à notre dernier voyage à Mistassini, c'est lui qui avait chanté à l'harmonium de l'église.

FRANÇOIS — Mais oui, même qu'on m'a fait chanter à la messe aujourd'hui, malgré le rhume que j'ai attrapé en descendant dans le bois.

MARIA — Ah, c'est vous...

SAMUEL — Tiens, tiens, tiens, il me semblait, de fait, que je connaissais cette voix-là (il chante) "J'irai la voir un jour,
"Masseoir près de son trône..."

Sais-tu que t'as une belle voix, mon garçon; c'est tout la voix de ton défunt père, que j'ai ben connu et qu'était un beau chanteux, lui aussi. C'est lui qui a été, je pense, le premier chantre de Mistassini, ben avant l'harmonium. Alors la terre du père?...

MARIA — C'est pas seulement à l'église que François Paradis est un beau chanteux; j'en ai pas connu comme lui pour chanter une chanson.

FRANÇOIS — Pas trop de compliments, Mamzelle Maria. (à Samuel) Non,

M. Chapdelaine, j'ai pas gardé la terre. Quand le père est mort, j'ai tout vendu, et depuis ce temps-là, j'ai presque toujours travaillé dans le bois, ou ben fait la chasse, ou ben commercé avec les sauvages du Grand Lac Mistassini et de la Rivière aux Foins.... J'ai aussi passé deux ans au Labrador. *(un silence... Maria baisse la tête. Samuel fait quelques pas dans la pièce, les mains dans ses poches. Azalma met la soupière sur la table. Nazaire regarde dans les fournaux.)*

MARIA — Vous avez été longtemps sans venir, François ?

FRANÇOIS — Oui, mais ça veut pas dire que j'ai pas pensé à vous... Seulement, j'étais si loin, je m'en souviens, vous savez, comme si c'était hier, de la dernière veillée qu'on a passée ensemble...

MARIA — ...quand vous m'avez dit que vous reviendriez dans un an, et il y a déjà trois ans de ça...

FRANÇOIS — Ah ! vous savez, quand on est dans le Nord, on fait pas toujours ce qu'on veut; je comptais ben revenir avant.... *(à Samuel)* Remontez-vous aujourd'hui ?

SAMUEL — Oui, tout de suite après dîner.

FRANÇOIS — Je suis content de vous avoir vu, parce que je vais passer par chez vous, en haut de la rivière, dans deux ou trois semaines, aussitôt que la glace sera descendue. Je suis icite avec des Belges qui viennent acheter des pelleteries aux sauvages. On commencera à remonter à la première eau claire, et si on tente proche de votre terre, en haut des chûtes, j'irai faire un bout de veillée, un soir, si vous voulez ? *(Il regarde Maria.)*

MARIA — Oui, c'est ça, vous savez où est notre maison ? Une fois aux chûtes, c'est pas loin; vous n'avez qu'à descendre tout droit, le long de la rivière.

SAMUEL — C'est correct, François, on t'attendra.

AZALMA — *(mettant un nouveau couvert sur la table)*. Joseph, mon défunt mari, aimait ben ton père, François; tu sais qu'il avait fait des affaires avec lui à Mistassini. Ça me fait plaisir de te voir et tu vas dîner avec nous autres.

FRANÇOIS — C'est pas de refus... vous êtes ben aimable, Madame Larouche

AZALMA. — Allons, approchez-vous... François, icite... *(Elle indique sa place)*. Là... à côté de Maria. *(Maria et François se parlent avec intérêt, en prenant leurs places. Azalma, en allant au poêle, jette un regard par la fenêtre)*. Il y a encore du monde à la porte de l'église; la criée est finie, pourtant ?

SAMUEL — Il y a un bout de temps: avec Napoléon Laliberté, la criée, ça ne prend pas goût de tinette.

NAZAIRE — Qu'est-ce qu'il a crié aujourd'hui, Poléon ?

SAMUEL — Ah, mon Dieu, un tas de choses... que les travaux du quai allaient commencer aussitôt après la fonte de la neige, qu'il avait reçu de l'argent du gouvernement, qu'il demandait des hommes engagés...

NAZAIRE — De fait, si on veut que cet argent-là reste dans la paroisse, au lieu de retourner à Québec, on ferait ben d'aller s'engager sans berlander.

AZALMA — (*servant ses bôtes*). Ben sûr, que ça va être Napoléon Laliberté qui va être le *foreman*.

SAMUEL — Certain et à trois piastres par jour, encore; c'est un fin finaud, Poléon... Il a annoncé aussi qu'il allait venir des arpenteurs de Roberval, la semaine prochaine, pour arpenter les terres avant de radouer les clôtures pour l'été.

NAZAIRE — Hum, Hum,... les gens de Péribonka, ça leur fait pas grand chose, ça.

SAMUEL — Tu as ben raison; pour gagner ou perdre quelques pieds de terrain, quand on en a des milles et des milles... pour ma part, il m'en reste assez à faire comme ça, de la terre.

AZALMA — (*servant toujours*). Tout ça, c'est des simagrées du gouvernement... François, un peu de ragoût?

FRANÇOIS — C'est pas de refus, Madame Larouche.

NAZAIRE — (*mangeant avec gloutonnerie*). As-tu cuit cette semaine, Azalma?

AZALMA — Ah ! c'est du pain que tu veux? Tiens, là, (*Elle lui en donne*).

SAMUEL — Une affaire drôle, à la criée, c'est quand Midas Villeneuve a essayé de vendre un cochon, un beau cochon de sa grande race, qu'il disait.

NAZAIRE — On la connaît, sa grande race.

SAMUEL — La cochon se débattait dans son sac, comme un diable dans l'eau bénite. Tout le monde riait au nez de Midas; on a mis jusqu'à cinquante cents pour rire et Midas a été obligé de rapporter son cochon chez eux... Ah ! Napoléon a aussi annoncé qu'il y avait icite des hommes qui venaient acheter des pelleteries...

NAZAIRE — (*à François*) C'est tes Belges, je suppose?

FRANÇOIS — Oui, ils restent icite jusqu'à mercredi. Ils ont de l'argent en masse, et ils paient *cash* pour toutes les peaux de première qualité. Si vous en avez à vendre... (*à Maria*). Tiens Manzelle Maria, j'ai eu une belle occasion, l'autre jour; un sauvage m'a fait cadeau d'une belle peau de loutre qui vous irait bien autour du cou. Je pensais pas vous rencontrer icite, mais je vous l'apporterai en revenant, si vous voulez...

MARIA — Ah ! ce que ça me ferait plaisir!

FRANÇOIS — (*à Samuel*) Vous occupez-vous de ça beaucoup, vous autres, les pelleteries?

SAMUEL — Tu comprends, on s'occupe pas guère de la chasse, nous autres, les colons; il y a rien que Ti-Bé qui tend des collets, mais il ne prend pas grand chose. La chasse a-t-elle valu la peine, cet hiver, dans les hauts?

FRANÇOIS — Oui,... et non; il y avait du gibier qui était pas mal rare.

MARIA — Savez-vous qu'à Saint-Prime, la fille du Maire a un beau manteau de castor?

AZALMA — Tu me dis pas... mais il ne doit pas y avoir rien que ça de nouveau à Saint-Prime. Parle-nous donc un peu de ton voyage, Maria ?

FRANÇOIS — (à Maria) Ah, vous arrivez d'un voyage à Saint-Prime ?

MARIA — Oui, un mois chez mon grand'père... Je vous assure qu'on n'a pas perdu de temps durant ce voyage-là... des veillées, tous les soirs. C'est dommage que vous n'ayez pas été là.

FRANÇOIS — Non, j'étais ben loin du monde, pendant ce temps-là.

AZALMA — Et, comment ce qu'il est, ton pauvre grand'père ?

MARIA — Pas trop mal, mais il vieillit vite.

NAZAIRE — Ta pompe, elle marche-ti ben, Azalma ?

AZALMA — C'est de l'eau, asteur ? (Elle va à la pompe chercher une tasse d'eau). L'église doit être près d'être achevée ?

SAMUEL — Il paraît que c'est une ben belle église ?

MARIA — Oui, toute en pierre et toute peinturée, avec des chassiss en couleur.

AZALMA — Ça doit donc être beau !... C'est une paroisse riche, Saint-Prime.

NAZAIRE — Ton cochon, y était-ti ben maigre, Azalma ? la dernière fois que tu as fait faire boucherie ?

AZALMA — Bon, c'est du lard qu'il veut, à présent.. Sûrement, Nazaire, tu vas avoir encore une indigestion.

NAZAIRE. — (se penchant vers François). Je lui compte ça par paraboles... c'est plus poli.

AZALMA (à Maria) Je t'assure que ta mère va t'en faire des questions sur Saint-Prime... Dieu, que cette femme-là s'est donc ennuyée de sa paroisse, surtout quand il lui a fallu s'en aller dans ce trou de Honfleur... (à Samuel) Vrai, Samuel, c'est pas chrétien d'aller enterrer des femmes dans des savanes pareilles.

MARIA — C'est ben ennuyant, des fois. Ah, c'est pas comme à Saint-Prime, certain ! C'est après un voyage comme je viens d'en faire un qu'on doit s'ennuyer encore plus... Les veilleux sont rares, aux chûtes d'Honfleur.

FRANÇOIS — Vous en aurez toujours ben un de plus d'ici à quelque temps, je vous le promets.

SAMUEL — (regardant l'horloge). Ah, sapré gué, l'heure avance; il va falloir penser à partir, Maria.

FRANÇOIS — (à Samuel) Vous traversez encore la rivière ? la glace doit craquer ?

SAMUEL — Le lac est encore bon, mais la rivière n'est pas guère sûre. La glace s'est fendue, cette semaine, au ras le banc de sable, proche de l'île où que il y a eu des trous chauds, tout l'hiver.

NAZAIRE — Oui, oui, je connais ça.

SAMUEL — Mais on doit être bon pour traverser à soir. Je calcule qu'on

sera les derniers, certain. Le courant est fort, proche de la chute, et il a déjà mouillé trois jours.

AZALMA — Tout le monde dit que la glace va encore durer longtemps. Vous savez, vous avez beau à coucher icite à soir tous les deux; et puis, après le souper, les jeunesses du village viendront veiller. C'est ben juste que Maria s'amuse encore un peu, avant de s'en retourner dans le bois. Qu'est-ce que tu en penses, Maria?

MARIA — Demandez ça à son père, Azalma.

SAMUEL — Mon Dieu, Maria a ben eu assez de plaisir à Saint-Prime, avec des veillées de chant et de jeux, quasiment tous les soirs, comme elle vient de le dire. On te remercie, Azalma; mais je m'en vas atteler tout de suite, si on veut arriver de bonne heure, et puis, tu sais, la mère qui ne l'a pas vue depuis un mois!

FRANÇOIS — C'est pas guère prudent ça, traverser de ce temps-icite. (à Maria). Vous n'avez pas peur?

MARIA — Non, avec son père et avec Charles-Eugène, il y a pas de danger.

FRANÇOIS — Charles-Eugène?... qui ça?

NAZAIRE — Aimes-tu ça toi, Azalma, du sucre du pays? Moi, j'aime ça, sans bon sens. (il regarde François et rit)

AZALMA — (se fâchant). Vas-tu finir avec tes paraboles, Nazaire? Une autre fois, tu te serviras tout seul, entends-tu?

NAZAIRE — C'est correct, c'est correct; je le ferai plus, Azalma. Tu avais pourtant coutume d'entendre la risée plus que ça. Il faut entendre la risée, Azalma, quand on reçoit à sa table des jeunesses comme moi.

AZALMA — (allant à l'armoire chercher le sucre.) Toi, une jeunesse?... Ah ben, en v'là une jeunesse! (Elle lui donne du sucre). Vrai, si Nazaire meurt cet après-midi, ça sera toujours pas de faim.

FRANÇOIS — Le fait est que M. Larouche a l'appétit d'une bonne jeunesse.

NAZAIRE — Vous savez, quand on a charroyé du bois toute la semaine... et puis, la fonte des neiges... le printemps, on dirait que ça creuse l'estomac. Pas vrai, Samuel?

SAMUEL — De fait, dans ce temps-là, moi aussi, j'ai un appétit de loup et je mange presque autant que Charles-Eugène.

FRANÇOIS — Mais, vous m'avez toujours pas dit ce que c'est que Charles-Eugène?

SAMUEL — Charles-Eugène?... c'est celui que je m'en vais atteler dans la minute.

FRANÇOIS — Votre cheval?

SAMUEL — Mais oui, Charles-Eugène.

NAZAIRE — C'est un ben drôle de nom pour un cheval, aussi.

SAMUEL — Ah mon vieux, il y a toute une histoire là-dessous... Il y a quasiment cent ans de ça, un Chapdelaine avait eu une grosse chicane avec un de ses voisins qui s'appelait Charles-Eugène, de son nom de baptême. Ce Chapdelaine, pour se venger, avait pris la peine de donner ce nom-là à une vieille picasse boîteuse qui avait mal aux quatre pattes et qui faisait le tour d'un écopéau, quand elle en rencontrait un sur son chemin. Ça fait que, toujours, quand il passait devant la maison de son voisin, il criait tant qu'il pouvait : "Charles-Eugène, grand malavenant... vieil air bête; marche donc..." (*Tout le monde rit*).

NAZAIRE — Ben, ça prenait un Chapdelaine !

SAMUEL — Toujours que, depuis ce temps-là, malgré que la chicane soit oubliée depuis ben longtemps, on a coutume, nous autres, les Chapdelaine, d'appeler nos chevaux Charles-Eugène... mais sapré tonnerre, v'là qu'on s'amuse... il faut toujours ben que j'aïlle atteler, si on veut partir. (*On se lève de table*)

NAZAIRE — (*à Samuel*) Laisse donc faire, Samuel. Habille-toi, je m'en vais aller l'atteler, ton Charles-Eugène. (*Il prend son casque et crie en sortant*: "Charles-Eugène, grand malavenant, marche donc...") (*On l'entend crier en s'éloignant*.) "Charles-Eugène, marche donc, grand malavenant."

SCENE IV

Les mêmes, moins Nazaire.

SAMUEL — Ah, c'est une bonne bête quand même, Charles-Eugène, allez, (*à François*) Tiens quand même les chemins commenceraient à défoncer, je te gage que, dans deux heures, on sera rendu à la maison.

MARIA — A propos, son père, vous m'avez toujours pas encore dit comment ça allait à la maison? Sa mère n'a pas été malade, toujours?

SAMUEL — Ta mère? Elle est bâtie pour faire de la terre.

MARIA — Alma-Rose a-t-elle été sage pendant que je n'y étais pas?

SAMUEL — Alma-Rose n'a pas été trop haïssable, mais Téléphore a donné ben du tourment à ta mère. Ah, le bougre d'enfant! C'est pas qu'il fasse ben du mal, mais les choses qu'il dit!... ma foi du Bon Dieu, on dirait que cet enfant là n'a pas tout son génie.

AZALMA — Il est jeune... ça reviendra.

MARIA — Da'Bé et Esdras sont encore dans les chantiers? Et Ti-Bé?..

SAMUEL — Oui, on attend Esdras et Da'Bé dans un mois; il paraît qu'ils ont fait un bon hiver. Quant à Ti'Bé, eh ben là, vous pouvez pas vous imaginer ce qui a passé dans la cervelle de cet enfant-là.

MARIA — Quoi donc, son père?

SAMUEL — Eh ben, imagine-toi, que ce rôdeux d'enfant terrible-là veut partir pour les Etats.

AZALMA — Non...

Maria — Ti Bé?... Pour les Etats?

SAMUEL — Comme je te le dis.

AZALMA — Mais, qu'est-ce qui a ben pu lui fourrer ça dans la caboche?

SAMUEL — Qui? Mais l'beau Lorenzo Surprenant... tu sais'là, le neveu d'Ephrem Surprenant, d'Honfleur. Il est arrivé il y a quelques jours en promenade. Je ne ne l'ai pas vu encore, moi. Mais l'autre soir, les enfants, avec Eutrope Gagnon, sont tous allés faire un tour à Honfleur... Toujours est-il, que mon Ti-Bé est revenu avec cette idée-là. Je vous demande un peu...

FRANÇOIS — Vous savez, les frais des Etats, faut pas se frotter longtemps avec.

SAMUEL — J'espère ben que ça sera rien qu'une idée... Je suis pas fort pour les Etats, moi (à Maria). Ils vont être contents de te revoir à la maison, Maria. Tout le monde s'est ennuyé de toi.

MARIA — Moi aussi, j'ai ben hâte de tous les revoir.

SAMUEL — Jusqu'à Chien qui s'est ennuyé de toi. Tous les matins, il allait près de ton lit, pour voir si tu n'étais pas arrivée.

MARIA — Avez-vous eu des veilleux quand je n'y étais pas?

SAMUEL — Non... ah ! ben, comme de raison, Eutrope Gagnon est venu de temps en temps, comme avant.

FRANÇOIS — Eutrope Gagnon? Qui ça?

MARIA — C'est notre voisin.

FRANÇOIS — Il va chez vous souvent, comme ça?

SAMUEL — Oh! quelques soirs par semaine

FRANÇOIS — (insistant) Rien que ça? (On entend un bruit de grelots à la porte).

SCENE V,

Les mêmes, plus Nazaire

NAZAIRE — (criant avant d'entrer). Charles-Eugène, grand malavenant, arrête donc, arrié, (Maria et Samuel s'babillent; Nazaire entre).

SAMUEL — (Tout en s'babillant.) Une belle bête quand même, hein, Nazaire? Quinze ans... ça a ouvert deux terres tout seul... et puis, ça mange quasiment pas d'avoine. Un vrai cheval de colon, je te dis. Sur la route, c'est une vraie bénédiction... "Marche donc, Charles-Eugène, marche donc..." Et Charles-Eugène prend son petit trot, toujours pareil. Ma foi, si on l'arrêtait pas, je crois qu'il se rendrait comme ça jusqu'à Québec. J'ai jamais vu un cheval aussi bon de la route que ça.

NAZAIRE — Le fait est qu'il m'a l'air d'un bon cheval, ben pris, et qui n'a pas mal aux pattes, comme le premier Charles-Eugène, dont tu parlais tantôt.

SAMUEL — Et puis, tu sais, Nazaire, on dirait que Charles-Eugène a juré

sur le queue du premier Charles-Eugène des Chapdelaine, qu'il serait toujours le dernier cheval à traverser la rivière Péribonca, avant la descente des glaces, chaque année. C'est ce qu'il va faire, peut-être ben encore, après-midi. Au temps doux qu'il fait là, je pense pas qu'il y ait un rôdeux d'homme pour se risquer sur la glace après nous autres. Faut espérer que ça ne sera pas aussi pire que l'année passée, comme dans ce temps-ci.

MARIA — Oui, vous l'avez paru belle, cette fois-là.

SAMUEL — Je m'en rappelle, comme si c'était hier. J'étais venu à Péribonca chercher mon grain de semence, qu'on avait fait venir de Québec tous ensemble, tu t'en souviens, Azalma? J'étais parti d'icite pour chez nous, un peu avant la brunante, j'avais traversé le bois et on aurait cru qu'on était encore en plein hiver; même qu'il faisait sec, comme dans le mois de janvier. Charles-Eugène s'en allait son petit trot de coutume et moi, je dormais quasiment dans mon berlot. Tout d'un coup, je sens que la voiture tourne à guisa. On sortait du bois, et la rivière était pas plus qu'à un arpent de nous autres. J'avais pas fini de me lever, dans ma voiture, pour prendre mes cordeaux, que Charles-Eugène prenait déjà l'écore qui tombe à pic dans la rivière, comme vous savez... On descend; comme on prenait la glace, Charles-Eugène se raidit sur ses pattes de devant et s'arrête net. Je tire sur mes cordeaux, et je regarde. Il y avait, sans vous mentir, deux pouces d'eau sur la glace du bord.

FRANÇOIS — C'était sûrement pas prudent.

MARIA — On était bien inquiet à la maison.

SAMUEL — Ça fait rien, que je me dis. On doit être bon pour traverser pareil, même avec une bonne charge... j'avais tout mon grain et des provisions dans ma voiture. "Marche donc, Charles-Eugène, marche donc..." Charles-Eugène renâcle un peu avant de partir, puis il s'en va tout droit... Il n'y avait plus de cahots ni de roulières et pas plus de trace de chemin que sur la main. Les balises étaient renversées et on aurait dit qu'on les avait transportées ailleurs. On marchait quand même, en faisant des détours et toutes sortes de croches; la neige était toute en bouette; et des fois, Charles-Eugène avait d'eau trois ou quatre pouces au-dessus d'la corne du pied... En passant vis-à-vis l'Île Ronde, la glace craque tout d'un coup; une flaque d'eau terrible res-sout cinquante pieds en avant du cheval... J'étais rendu quasiment à la moitié du chemin. De l'autre bord, on voyait la maison à Charles Lindsay. On avait ben encore à faire un arpent quand... cra!... Un vacarme épouvantable. Un vrai tremblement de terre; c'était effrayant... Et puis, d'eau jusqu'au bord du berlot. En avant de nous autres, jusqu'à l'autre bord, c'était quasiment comme la rivière à l'eau claire. Charles-Eugène s'arrête net, les oreilles à pic... Je pense que l'rôdeux aurait retourné, si je l'avais laissé faire. Mais je pense pas, j'étais pas pour rester planté là, vous savez. Il fallait avancer; et puis, reculer,

c'était peut-être encore pire en arrière, j'lâche un cri : "Charles-Eugène..." et je lui cingle un bon coup de fouet... Le temps de l'dire, mes vieux, j'étais de l'autre bord, sur le terrain des vaches. Je me retourne... Eh, ben là! vous me croirez ou vous me croirez pas, la glace décollait toute comme une galette... Eh! tonnerre, tenez, quand j'y pense, j'en tremble encore quasiment. Eh, ben! ça allait si vite, la descente, que le chemin, les balises et tout le bataclan étaient rendus de l'autre bord de l'île... Imaginez un peu... Si Charles-Eugène avait tant seulement retardé une minute, on était fini... Ah, c'est une bonne bête, allez... (*murmure d'approbation.*) Mais hop! hop! c'est l'temps d'partir. Il ne faut pas arriver trop tard. (*Il ouvre la porte et, en sortant*) Bonjour tout l'monde... (*Criant*) François, on t'attendra pour faire un bout d'veillée, un de ces soirs, hein ?

FRANÇOIS — Oui, ... oui, ... on ira, M. Chapdelaine.

MARIA — Bonjour, Azalma... Au revoir, M. Paradis... On vous attendra donc.

FRANÇOIS — Sûrement, Mamzelle Maria, Au revoir, Mamzelle.

AZALMA — Bonjour... des saluts à tout l'monde, et surtout à Laura. (*Samuel et Maria sortent; bruits de grelots allant en s'affaiblissant au dehors; Azalma criant*) Faites attention...

SCENE VI

Azalma, Nazaire, François

AZALMA.—Non, mais quelle vie!... Toujours dans les transes. Quand on peut vivre si tranquille dans les paroisses, aller s'enterrer dans des trous, comme à Honfleur... aux Chûtes, j'vous dis qu'ça prend rien que Samuel Chapdelaine... Et dire qu'il a fait ça toute sa vie... Ouvre une paroisse icitte, ouvre une paroisse là. On dirait que le monde lui fait peur; aussitôt qu'il en voit approcher, il s'en va ouvrir une autre terre, plus vers le nord, S'il n'était pas si vieux, ma foi du bon Dieu, j'pense qu'on irait enterrer Samuel Chapdelaine au bord du lac Mistassini... Pauvre Laura quand même; j'vous assure qu'en faut, du courage, à cette femme-là...

NAZAIRE — Ça, c'est un colon quand même, Samuel Chapdelaine. S'il y en avait seulement cent comme ça dans le nord du Lac St-Jean, dans cinquante ans d'icitte, on irait à la Baie d'Hudson sur des chemins gravés... Ou sait ben, faut manger de la misère; on mange pas toujours du sucre du pays et des confitures de prunés... mais, malgré tout ça, il y a du contentement, des fois...

FRANÇOIS — Ah, vous savez, d'la misère... on en mange partout...

RIDEAU

(*Le deuxième acte au prochain numéro.*)

NOS PEINTRES QUEBECOIS

M. IVAN NEILSON



Le symbole de la Société des
Artistes
Dessin de M. Chs. Huot.

LES lecteurs du *Terroir* savent maintenant que la Société des Artistes de Québec, s'est jointe, récemment, à notre Société. Les peintres se sont souvenus que l'union fait la force. Ce geste est à l'honneur de nos artistes, car leur précieuse collaboration aidera grandement au développement des arts et des lettres à Québec.

Nous commençons, aujourd'hui, à donner quelques notes biographiques sur nos peintres canadiens. A tout seigneur, tout honneur. Avant de parler des anciens, nous ferons connaître M. Ivan Neilson, président de la section des artis-

tes-peintres de notre société.

M. Ivan Neilson est né à Québec en 1865. Il fit ses études primaires à l'école de M. Thomb, qui tenait alors une école privée, rue Ste-Angèle.

Dès son enfance, le jeune Neilson montra beaucoup de goût pour le dessin. En 1895, on le trouve à Ottawa, porteur d'un diplôme d'ingénieur-mécanicien. C'est à cette époque qu'il fit une croisière à bord d'un steamer qui fit escale aux Antilles, au Japon et en Chine. Au cours de ses voyages, le jeune peintre aimait à croquer des paysages, des navires, des têtes de matelots, etc.

En 1896, il eut la bonne fortune de faire un voyage en Europe au cours duquel il prit des leçons de peinture. L'artiste put enfin donner

libre cours à l'étude de l'art qu'il aimait de préférence à toutes choses. Il entra d'abord à l'école des Beaux Arts de Glasgow, puis se rendit à Paris dont le mirage et la réputation artistique l'attiraient, depuis longtemps. Il y fit un stage d'un an, visitant les musées, les églises, et butinant, ici et là, matières à croquis, à copies de tableaux, etc.

De Paris, Neilson passa à Bruxelles où il suivit les cours de l'Académie de cette ville. De là, il passa en Ecosse. En 1901, M. Neilson était reçu membre de la Société des Artistes Ecossais, à Edimbourg, ville célèbre par son ancienne université et, autrefois, résidence des rois d'Ecosse.

Pendant ses années d'études en Europe, M. Neilson exposa quelques-uns de ses tableaux à l'huile et plusieurs eaux-fortes remarquables. Tour à tour, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Londres, Blandford, etc. virent ses œuvres exposées et appréciées du public.

Après avoir visité l'Italie et la France, M. Neilson revint au Canada, en 1910. Il continua à y exercer son art préféré. Depuis cette époque, il a pris part aux expositions annuelles de Montréal, Ottawa, Toronto et Québec. Il a fait deux expositions de ses œuvres à Québec, il y a quatre ou cinq ans. Les journaux de l'époque ont apprécié ses tableaux en termes élogieux.

En 1915, M. Neilson, aidé de M. Charles Huot, de M. Edmond Lemoine, de MM. Hance, Walker, etc. fonda la Société des Artistes de Québec.

M. Neilson est membre des sociétés suivantes: "Royal Canadian Academy of Arts", "Canadian Arts Club", "Scottish Artists Club", "Edimburg Arts Club", enfin il est membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, de Québec.

En ce moment, M. Neilson fait une exposition de ses œuvres à Toronto. Les journaux de cette ville ont récemment fait l'éloge de son œuvre. Celle-ci comprend une trentaine de toiles, quelques aquarelles, et un bon nombre d'eaux-fortes.

M. Neilson est surtout paysagiste. La campagne est pour lui un grand livre ouvert où il prend plaisir à s'inspirer. Québec et ses environs l'ont surtout séduit. Il a fixé sur la toile plusieurs jolis en-

droits. Les photo-gravures que nous publierons dans le prochain numéro du *Terroir* feront connaître le genre de tableaux qui distingue M. Neilson. Nous publierons d'autres de ces photo-gravures dans des numéros subséquents du *Terroir*.

Son œuvre est considérable. Elle se distingue par un riche coloris, une grande sincérité et beaucoup d'originalité. Quelques-unes de ces peintures sont la propriété de la Galerie Nationale, à Ottawa.

HORMIDAS MAGNAN.

M. ELZEBERT GARNEAU

EN ces temps où s'affirme le régionalisme, c'est toujours une véritable aubaine et une jouissance esthétique de connaître l'œuvre méritoire, quoique encore à ses débuts, d'un artiste-peintre québécois. J'allai donc, samedi dernier, visiter l'atelier de M. Elzébert Garneau, au No 12, rue d'Auteuil. J'eus la bonne fortune de trouver l'artiste en plein travail, peignant sur soie une gerbe de fleurs, œuvre d'une délicatesse de touche remarquable.

Mais où l'artiste témoigne davantage de son talent et de son amour des choses du terroir, c'est dans ces scènes rustiques où revit, on peut dire, l'âme des choses de "chez nous." Ce sont, vraiment, des scènes vécues, dans lesquelles on voit que l'auteur de ces jolies esquisses, peintures, aquarelles, a mis le meilleur de lui-même pour rendre, avec tant d'esprit d'observation et de conscience, toute la poésie qui émane, comme en une vision de rêve et quasi mystique, de ces scènes hivernales d'où s'échappent, on peut le croire, des voix ancestrales, leçons de vie simple, d'héroïsme et de grandeur. J'ai noté, entre autres toiles, celle du bûcheron en train d'abattre un arbre en pleine forêt, sur laquelle le peintre a concentré tout son effort, où il a fait montre de qualités sérieuses, pleines de promesses d'avenir. Ce jeune artiste, qui déjà ajoute beaucoup de sa fraîcheur d'impression et de candeur d'âme à la nature, rend bien aussi les scènes d'intérieur typiques de la vie à la campagne.

Sur ce sujet varié, qui se prête à tant d'interprétations et à de nouveaux aperçus où se joue, pour ainsi dire, toute la gamme en couleur, il a réuni une originale collection d'aquarelles et de pastels aux tonalités doucereuses, véritables "tranches de nature", très caractéristiques de la vie canadienne dont il interprète, avec un charme prenant, les différents états et les mœurs coutumières.

Certes, comme on l'a dit: "l'art est long", et il lui reste encore une marge avant d'atteindre à la parfaite maîtrise de son talent, ce qui lui permettra de donner à son pinceau plus d'assurance et de vigueur, digne fruit d'un incessant labeur.

Pour arriver à ce résultat, souhaitons-lui de prendre davantage contact avec d'autres émules dans son art, ce qui lui suggérera d'élargir le champ de ses conceptions et de mettre plus en relief la note symbolique qui se dégage de toute œuvre d'art, particulièrement de notre nature laurentienne, "terre si fertile en miracles", à laquelle il a donné tout son cœur.

Puisse ce souhait se réaliser pour lui, comme pour tous ceux-là qui, sous une forme artistique ou sous une autre, travaillent à maintenir chez nous le culte de l'idéal, dont notre survivance française est un vivant témoignage et qui nous en fait, au reste, un impérieux devoir!

JULES S. LESAGE.

P. S.—La Société des Artistes de Québec vient de s'unir à celle des Arts, des Sciences et des Lettres et c'est de bon augure pour l'avenir. Maintenant grâce à leur louable initiative, verrons-nous nos artistes-peintres concourir pour le prix d'Europe, lequel devrait être réparti à tous les Beaux-Arts: architecture, peinture, sculpture, et ce, au même titre que la musique, puisque tous les arts se tiennent, tout étant harmonie dans l'univers.

A ce propos, il y a l'École des Beaux Arts à Paris et celle de Rome (Villa Medici), principaux centres de culture, où nos artistes, dans cette ambiance favorable, trouveraient l'occasion de se développer pleinement, capables de créer de grandes et belles œuvres, tout à l'honneur et à la gloire de leur pays.

NOS MAISONS D'ASSISTANCE

“Je le pensai; Dieu le guérit”.

COMMENT expliquer, chez nous, cette inlassable charité qui soutient généreusement les nombreuses institutions de bienfaisance qui s'élèvent un peu partout dans la province? C'est sans doute par l'exemple fécond du dévouement que nous admirons dans la personne des religieuses qui s'y sont volontairement enfermées. Je dis “religieuses” parce que, dans la plupart de ces maisons, ce sont des Sœurs qui donnent leurs soins maternels aux malades, aux madeleines, aux indigents et aux enfants trouvés.

Sans m'attarder à faire ici les considérations qui se présentent tout naturellement à l'esprit sur l'œuvre éminemment sociale accomplie dans le silence et l'ombre du cloître, par nos bonnes samaritaines, je vais faire connaître, en peu de lignes, le résultat de l'enquête annuelle que poursuit, depuis cinq ans, le *Bureau des Statistiques*, au sujet de ces asiles où les malades trouvent la science et les bons soins; les délaissés, une caresse et le réconfort; les pécheuses repentantes, un accueil miséricordieux; et les enfants abandonnées, une vraie mère.

Il y a ici ample matière à réflexion et peut-être bien aussi s'y trouvera-t-il un sujet d'admiration pour ceux qui sont toujours prêts à lancer une pierre dans le jardin des Canadiens français, dont l'un des défauts, au point de vue national—d'autres diront que c'est une vertu—est de laisser trop souvent la main gauche ignorer ce que donne la droite.

* * *

Sous ce triptyque évocateur de souffrance, de pitié et de ten-

**Hôpitaux,
Maternités,
Crèches**

dresse, l'on a réuni les chiffres relatifs aux malades qui ont fait un stage dans les hôpitaux, ceux des filles-mères qui sont allées aux maternités, et enfin ceux des enfants abandonnés ou trouvés que les crèches ont recueillis.

L'on comptait, en 1917, dans la province entière, 48 hôpitaux, 3 maternités et 2 crèches, soit 53 institutions, dont 23 situées à Montréal et 9 à Québec, les autres étant disséminées un peu partout dans la province.

L'on a reçu, dans ces maisons, 50,772 patients. Sur ce nombre, 36,919 furent sous traitement médical dans les hôpitaux, dont 2,757 décédèrent, soit 4.23%, quand le pourcentage d'Ontario est de 5.45%, pour la même année.

En sus du service d'hospitalisation où les malades sont traités dans l'hôpital même, il y a encore, dans certains hôpitaux de ville, un service gratuit de dispensaire. Voyons, en quelques chiffres, ce que ces dispensaires ont accompli en 1917: malades traités: 79,277; petites opérations: 10,901; traitements: 300,171; consultations: 190,612; prescriptions remplies: 142,720.

Sur le nombre de malades admis aux hôpitaux, il y en eut 13,322 de traités gratuitement et 8,605 payèrent une partie de leurs dépenses. Toutes les journées d'hospitalisation réunies forment 1,093,214 jours sous traitement.

Les dépenses encourues pour l'entretien de ces hôpitaux s'élèvent à \$2,450,597, dont \$41,903 provenant d'octrois du gouvernement provincial. L'an dernier, le "Sou du pauvre" a rapporté \$70,029, pendant que les municipalités versaient \$155,781 à la caisse de ces hôpitaux.

Les terribles ravages causés, chaque année, par la *peste blanche* ou la tuberculose, ont ému les cœurs charitables et les philanthropes. Sur chaque fois 6.8 décès, dans nos campagnes, et 7.6, dans nos villes, en 1916, l'on comptait une victime de la tuberculose. La même année, la tuberculose nous enlevait 2,764 habitants.

C'est pour combattre ce fléau, plus dangereux et beaucoup plus meurtrier aujourd'hui que la picote, les fièvres scarlatine et typhoïde, la rougeole et la diphtérie, réunis ensemble, que l'on a recours à des hôpitaux spéciaux nommés *sanatoria*, où les malades sont isolés, vivent au grand air et reçoivent un traitement approprié.

La province compte 5 institutions du genre et 3 dispensaires. Ceux-ci donnent des consultations aux personnes légèrement atteintes qui demeurent chez elles, mais se placent sous la surveillance immédiate d'une garde-malade diplômée.

En 1917, l'on comptait, dans les sanatoria, 128 lits à la disposition des malades: le nouvel Hôpital Laval à Ste Foy, ouvert depuis moins d'un an, en contient 100.

Les sanatoria étaient ceux de Brehmer Rest Preventorium, à Ste-Anne-des-Monts; le Sanatorium du Lac-Edouard, Lac-St-Jean; le Laurentian Sanatorium, à Ste-Agathe-des-Monts; et le Mount Sinai Sanatorium, à Ste-Agathe-des-Monts. Les dispensaires étaient ceux de Québec, au No 14, rue des Prairies (ancien hôpital civique) l'Institut Bruchési, 240 rue St-Hubert, Montréal, et le Royal Edward Institute, 47 parc Belmont, Montréal.

Aux sanatoria, l'on a reçu et examiné, en 1917, 76 malades à la 1ère période, 117 à la 2ème période (modérément avancés) et 36 à la 3ème période (très avancés).

Depuis un an environ, Québec possède, à Ste-Foy, le Sanatorium le plus moderne et le plus vaste de la province, sous le nom d'Hôpital Laval, construit en grande partie à l'aide de souscriptions publiques. Le gouvernement a contribué à son érection pour une somme de \$25,000 et la ville de Québec autant.

L'an dernier, grâce au dévouement des Chevaliers de Colomb, de Québec, une souscription publique a rapporté, en peu de jours, au-delà de \$160,000, dont \$60,000 comptant et la balance à terme. Chaque année, le gouvernement de la province et la ville de Québec subventionnent cette institution pour \$3,500 chacun.

Le terrain où s'élève l'Hôpital et l'édifice ont coûté au-delà de \$160,000, pendant que l'aménagement seul a exigé une dépense de près de \$19,000. La Corporation qui administre cette institution vient d'acquérir, dans le voisinage, une magnifique ferme avec son roulant, afin de se procurer sur place les aliments les plus sains pour les malades.

Ouvert depuis juin dernier seulement, l'Hopital Laval est déjà contraint, à son grand regret, de refuser des malades.

Les sanatoria et dispensaires de la province ont dépensé, en 1917, pour frais d'entretien, la somme de \$102,441, et sur cette somme, le gouvernement de la province a souscrit \$4,200.

Si le livre sur "La Tuberculose", écrit par le Dr L.-F. Dubé, était répandu davantage dans la province, je suis convaincu que bientôt nous verrions le taux de cette faucheuse de vies humaines diminuer sensiblement. Qu'on veuille bien se rappeler que le Dr L.-F. Dubé (Notre-Dame-du-Lac, Témiscouata) est lauréat de la "Société Internationale de la Tuberculose de Paris." C'est l'un des savants qui fait honneur au Canada français.

Enfin, reste une troisième catégorie d'institutions de bienfaisance: c'est celle qui reçoit les vieillards indigents, les orphelins et les enfants abandonnés des parents. On comptait, en 1917, 108 maisons du genre, dont 46 à Montréal et 15 à Québec et les autres un peu partout dans la province. Elles ont porté secours à pas moins de 16,381 personnes, dont 8,958 gratuitement. En ces institutions, l'on peut accomoder près de 12,000 indigents. En sus des soins donnés dans ces maisons, leur personnel a porté, à domicile, une main secourable à pas moins de 71,515 indigents.

La *Maison du pauvre*, (Poor House) soutenue par l'Etat, est inconnue dans la province de Québec, comme le sont aussi le paupérisme et la législation sociale qui, d'ordinaire, en est la conséquence naturelle.

Chez nous, partout, où surgit un malheur, un miséreux, un malade indigent, l'on voit immédiatement se présenter un samaritain qui offre ses services ou qui ouvre largement sa bourse pour le secourir. Les petites Sœurs des pauvres passent souvent au foyer, mais elles sont toujours bien accueillies, et elles reçoivent avec la même reconnaissance le sou noir de l'ouvrier et le louis d'or du riche.

En 1917, les dépenses encourues par ces 108 maisons d'assistance s'élevaient à \$1,666,686. Sur ce montant le gouvernement de la province avait contribué la somme de \$31,220, et le *Sou du pauvre* \$10,770, pendant que les municipalités apportaient une subvention de \$63,912.

Si l'on résume maintenant les dépenses de ces trois catégories d'institutions d'assistance, pour l'année 1917, l'on trouve ce qui suit:

Pour les hôpitaux, maternités et crèches	\$2,450,597
Pour les sanatoria et dispensaires anti-tuberculeux	102,441
Pour les hospices, orphelinats, asiles, etc.	1,666,686

Total	\$4,219,724
-----------------	-------------

* * *

Il y a sans doute des Etats et des Provinces qui dépensent plus, *per capita*, que la province de Québec, pour l'entretien des institutions d'assistance, mais il faut bien se rappeler que la grande majorité de ces maisons, chez nous, sont dirigées par des religieuses qui ne reçoivent aucun salaire. S'il fallait, dans tous les cas, avoir recours aux services, sans doute appréciables, de garde-malades laïques, rémunérées comme il convient, ce n'est plus \$4,219,724 que coûterait le maintien de nos maisons d'assistance, mais au moins cinq fois cette somme.

Nous savons parfaitement que les patients qui ont des ressources doivent, dans nos hôpitaux, payer le loyer de leur chambre, les remèdes, les soins d'un médecin, etc. Mais combien, à côté de ceux-là, sont reçus gratuitement, comme aussi combien de vieillards pauvres, d'orphelins et d'enfants abandonnés sont gardés par charité dans ces institutions? Plus de 50%, sans aucun doute, et le service n'en est pas moins bon, ni moins efficace, pour cela.

Mais cela suffira-t-il toujours? un secours plus sensible ne devrait-il pas venir des municipalités, pour le soutien de ces œuvres? Je le crois, et il semble bien qu'avant longtemps il faudra insérer dans nos statuts une législation spéciale, propre à déterminer une répartition plus uniforme des charges de l'assistance publique. Dans le dernier rapport "Hospital and Charitable Institutions", d'Ontario, je vois que les municipalités ont contribué, en 1917, pour l'entretien des malades, dans les hôpitaux seulement, \$937,158.14, pendant que le crédit de la législature ontarienne, à ce propos, s'élevait à \$183,610.95.

Au Manitoba, tout récemment, il a été pourvu au soutien des veuves ayant plusieurs enfants en bas âge, et sans ressources. Le gouvernement a nommé une Commission à cette fin et les dépenses qu'encourt le gouvernement, pour le soutien de ces mères, sont ensuite remboursées par les municipalités où demeurent les personnes assistées.

Pour l'année se terminant le 30 juin 1918, pas moins de 40 municipalités ont été appelées à contribuer à cette œuvre sociale, qui porta secours à 175 familles. La somme totale distribuée par la Commission s'élevait à \$81,284.95. Sur ces chiffres, il faut répartir 81 familles dans la seule ville de Winnipeg, et une somme de \$46,003.50 qui leur fut versée.

Dans notre province, c'est surtout la charité privée qui a, jusqu'à présent, permis à nos maisons d'assistance de subsister, comme c'est la Société de St-Vincent de Paul qui pénètre dans les taudis où de pauvres honteux souffrent en silence. Ajoutons encore que la philanthropie anglaise a doté d'édifices somptueux certaines villes

de la province, pour y recevoir malades et indigents. Sans distinction de race, ni de religion, dans Québec, l'on donne généreusement pour le soutien des institutions d'assistance.

Serait-ce là le fruit de notre système d'éducation à base d'enseignement religieux et de charité chrétienne? Je ne suis pas loin de le croire, et c'est pourquoi j'ai tracé avec plaisir ces quelques lignes, afin de démontrer que, chez nous, si la réclame est parfois moins tapageuse, il ne s'y accomplit pas moins des œuvres louables.

G.-E. MARQUIS.

Québec, mai 1919.



Partriarcales et Vénérables Coutumes

LA BÉNÉDICTION PATERNELLE

L'ANNEE agonise ; dans quelques heures, elle aura rendu le hoquet suprême : "Madame se meurt ! Madame est morte !"

Huit heures ont sonné à la grande horloge du logis, et les enfants sont déjà au lit... car, le lendemain, paraît-il, il va se passer de gros événements ; l'atmosphère est chargée de grands pronostics qui, toute la journée, n'ont cessé de trotter dans ces jeunes têtes, et de s'y estomper en perspectives, un peu diffuses, embrumées, il est vrai, mais aboutissant, à l'horizon, à une ligne dissimulant de merveilleux rayonnements. Aussi, dans tout ce petit monde, roupille-t-on plutôt qu'on ne sommeille.

La mère, aussi, l'avait dit : Vous savez, les petits, faut être sages, si vous voulez que le père Noël passe par ici. Autrement, le vieux filera tout droit et emportera vos étrennes. Il n'en donne qu'aux enfants qui sont sages et font dodo, quand il passe.

—Père Noël ? babultie Toto, le plus jeune, qui n'a pas encore eu l'occasion de faire sa connaissance.

—Oui, mon petit Toto, répond la mère en lui appliquant deux ou trois baisers sur la margoulette, le père Noël... c'est un vieux bonhomme... pas toujours commode... Il y a déjà huit jours qu'il a commencé sa tournée, dans des grands pays qui s'appellent Allemagne, Angleterre, Etats-Unis où il y a bien des petits enfants, qui ne sont pas tous des enfants sages, tant s'en faut ; c'est pour ça que cette année, il est un peu grincheux. Mais, vous autres, vous serez bien sages, n'est-ce pas ? si vous voulez qu'il soit de bonne humeur et qu'il arrête ici, en passant.

Et la marmaille s'en est allée se coucher, pour ne pas faire fâcher le bonhomme Noël.

Dans une chambre du logis, la mère et parfois l'aïeule sont occupées à mettre la dernière main aux étrennes que le bonhomme Noël est censé apporter durant la nuit ; Julie, la fille engagée, est à ses casseroles, préparant rôtis de porc, *plarines*, pâtés croches, boudin, tourtières, *croquignols* et de la *tire* pour le premier repas de l'année, le lendemain matin. De toute cette cuisson se répand un appétissant fumet dans toute la maison.

* * *

Le premier de l'an est venu. Dès les petites heures, rumeurs de mouvements discrets, presque étouffés, dans les différentes pièces du logis. Toute la maisonnée est debout dans l'attente de l'inattendu, fait de surprises prévues, mais échappant à toute précision.

Les enfants sont enfin endimanchés. Toto se fait un peu nerveux et pétulant. Il tient à peine en place ; mais, comme il se calme, dès qu'on lui dit que le père Noël va se fâcher et tout probablement passer tout droit avec ses étrennes.

—Tu sais, toi, Paul, intervient la mère, et toi, Irma, vous êtes les plus vieux, c'est à vous autres, dès que votre père paraîtra, d'aller lui demander sa bénédiction. Et, attention ! De suite, à genoux tout le monde, dès qu'il la donnera. Entendu, n'est-ce pas ?... Fort bien !... Vous savez maintenant ce que vous avez à faire !...

Sous les doigts de la mère, aidée de Julie, la grande chambre de la maison a été élégamment pomponnée. On s'y rend pour y attendre la venue du père.

Celui-ci est à revêtir sa tenue des grands jours. Tout en se donnant soigneusement un coup de peigne, en rajustant le nœud de sa cravate, il pense à la cérémonie qu'il doit exécuter. Il ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine émotion. Est-ce embarras, timidité ou solennité de circonstance ? Il n'en sait rien. Tout de même, il fera bonne contenance ; c'est au moins ce qu'il se propose. Il est chef de famille. Il a un rôle à remplir. Ce rôle est tout simple ; il n'exige pas la moindre mise en scène. Pourquoi manquerait-il de fermeté ? Après tout, on est homme.

Cependant, il reste un peu ému, nerveux. Il éprouve même un léger serrement de gorge au moment où, tout prêt, il se dirige vers le salon.

Dans la grande pièce, un bruit de pas légers arrive aux oreilles.

—Votre père vient, dit la mère! Attention maintenant!

La porte s'ouvre. Le père fait son entrée, et, tout aussitôt, les deux aînés se présentent devant lui en lui demandant sa bénédiction. Tout le monde tombe à genoux.

Le père s'est à peine assis dans le grand fauteuil qui lui a été préparé; il se lève, jette rapidement un regard circulaire sur toutes les têtes inclinées, prononce quelques paroles qu'une émotion toujours croissante étrangle à demi, puis, se redressant de toute sa taille, trace solennellement dans l'espace, au-dessus de toutes les têtes, l'auguste symbole de la rédemption: "Soyez bénis tous et chacun: murmure-t-il, et que la nouvelle année vous soit heureuse et prospère!"

On est ému ici et là. La mère et l'aïeule essuient une larme; Julie, la fille engagée, ayant foi plénière dans la bénédiction du chef de la maison, s'est glissée dans un coin de la chambre, en arrière de l'aïeule, pour la recevoir, la figure cachée dans son tablier. Elle aussi se sent un peu triste, à la pensée des es père et mère qui sont loin, et qui doivent, assurément, trouver un vide dans leur logis, en pareille circonstance.

* * *

L'année, au lever du jour, a débuté par la bénédiction paternelle, la première et la plus haute des bénédiction.

Tout pécheur que l'on puisse être, et qui, dans l'univers, ne l'est pas? L'Esprit Saint descend dans ce geste sublime qui symbolise le sacrifice du Golgotha, le fait pur et l'imprègne de toute vertu. Inspiration du Dieu d'éternel amour, il ne peut avoir que bienfaisante et salutaire réverbération chez tous les êtres sur lesquels il est tombé.

Et le père, après avoir ainsi invoqué, sur tous les siens, la miséri-

corde, la faveur et la bénédiction divines, après avoir répondu avec effusion aux témoignages d'affection de sa famille, cédant sa place au père Noël, se retire l'âme rasserenée, comme celle du pénitent qui vient de recevoir une absolution, et se sent meilleur.

* * *

La bénédiction paternelle, dès les petites heures du nouvel an, est une coutume traditionnelle dans toutes les familles canadiennes-françaises, au moins celles de l'Amérique du Nord, depuis la naissance de la colonie, il y a plus de trois siècles. Est-elle encore aussi générale qu'elle l'était ?

Hélas ! certains indices portent à présumer qu'en trop d'endroits, si petit qu'en soit le nombre, cette vénérable tradition est ou négligée ou en voie de tomber en désuétude. Nos us et coutumes, notre mentalité, nos voies et moyens qui imprimaient un cachet particulier et des plus recommandables à notre race celto-latine dont nous devrions être si orgueilleux, subissent, grâce à un laisser-faire, à une tolérance, à une apathie qui s'alimentent à des défauts de race et à une misérable ignorance, subissent, disons-nous, la perfide influence d'éléments étrangers de souche inférieure, autrement dit, la contamination d'éléments ethniques qui sont loin d'être arrivés aux crans supérieurs de l'échelle sociale. Le fait crève les yeux, quand on se donne la peine d'examiner ce qui se passe au milieu de nous dans maint champ de l'activité humaine : commerce, affaires, littérature, langue, arts, théâtre, etc. Et quels sont les complices bénévoles de cette regrettable désagrégation mentale et morale ? Nos propres gens, les Canadiens-français ! C'est au point que l'on se demande pourquoi les Canadiens-français n'ont pas choisi comme fête patronale, le 28 décembre au lieu du 24 juin. Quand donc se rendra-t-on sérieusement compte de la gravité de la situation ? Quand donc aura-t-on le bon sens et le patriotisme d'y mettre ordre ?

N. LEVASSEUR.

LES ECHOS DE LA SOCIÉTÉ

Le projet de la Société des Arts, Sciences et Lettres d'ériger, dans le cours de l'été, un mausolée à la mémoire de Louis Hémon, à Péribonca, Lac St-Jean, a reçu, dès que l'idée a été lancée dans le public, un accueil des plus favorables, et nous sommes sûr maintenant qu'il sera réalisé, au plus tard, au commencement de septembre prochain.

Nous avons déjà reçu bon nombre de souscriptions des plus encourageantes bien que, pour ainsi dire, notre campagne de souscription n'ait pas encore été lancée avec toutes les méthodes en usage dans ces circonstances. Notre premier appel a porté de bons fruits.

Nous serons en état, dans le prochain numéro du *Terroir*, de publier une liste des souscripteurs à notre projet. En attendant, nous demandons de nouveau à tous les amis des lettres canadiennes-françaises qui n'ont pas encore souscrit, de nous adresser sans plus de retard leur... obole.

En outre de substantielles souscriptions, nous avons reçu des lettres les plus encourageantes de personnages distingués qui félicitent notre société pour son patriotique projet. Nous citerons, entre autres, une lettre très éloquente de M. Louvigny de Montigny, d'Ottawa, l'un des éditeurs et le préfacier de "Maria Chappelaine", qui, en plus de sa souscription, nous encourage fortement à réaliser notre projet et nous fournit sur la tombe d'Hémon plusieurs nouveaux renseignements.

M. Eug. Rouillard, secrétaire de la Société de Géographie de Québec, nous fait tenir la souscription de cette société et, de plus, publie, au sujet de notre projet, dans le dernier fascicule du *Bulletin de la Société de Géographie de Québec*, sous le titre de "Une œuvre de réparation", l'article suivant, que nous aimons à reproduire :

"Il nous est arrivé plus d'une fois de parler ici d'un jeune écri-

vain auquel nous devons peut-être les plus belles pages de notre littérature régionaliste, Louis Hémon, et qu'une mort accidentelle a enlevé prématurément, presque au lendemain de la publication de son œuvre capitale, *Maria Chapdelaine*.

"La famille de ce jeune écrivain, originaire de Bretagne, que cette mort avait affectée vivement, s'émut encore davantage, lorsqu'on lui apprit que la dépouille mortelle de Louis Hémon avait été déposée dans un coin quelconque du cimetière du village Chapleau, à Ontario, et qu'on ne pouvait plus localiser l'endroit précis.

"De nombreuses démarches furent tentées près des autorités pour obtenir des renseignements, et effectuer, si possible, des recherches; tout demeura inutile.

"Nous apprenons maintenant avec la plus grande satisfaction que, mise au courant de la situation et du désir exprimé par la famille Hémon, la Société des Arts, Sciences et lettres, fondée récemment à Québec et qui se recrute, en grande partie, dans la jeunesse instruite et parmi les admirateurs de l'ancien et sympathique pèlerin de Péribonca, a entrepris de tirer cette affaire au clair et de la mener à bonne fin.

"L'organe de cette association, *Le Terroir*, annonce même qu'on se propose d'élever à Péribonca, lac Saint-Jean, sur un tertre qui domine la rivière et le village, un modeste mausolée qui rappellera le souvenir du jeune lettré français qui s'était épris d'affection pour la terre canadienne et qui l'a chantée d'une façon presque magique. Une souscription publique a été même organisée par les soins de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

"Nous ne saurions qu'applaudir à cette œuvre de réparation et nous sommes sûr qu'elle sera accueillie avec faveur par notre population."

Nous aimons à signaler également un article bien fait publié en faveur de notre projet dans le *Colon*, de Roberval, article qui a été reproduit dans le *Progrès du Saguenay*, de Chicoutimi.

Enfin, signalons que notre appel publié dans le *Terroir* de mars

dernier, a été reproduit dans presque tous les grands journaux de la province.

Parmi les lettres que nous avons reçues à ce sujet, il en est une que nous tenons à reproduire; elle nous a particulièrement touché et nous sommes sûr que tous les admirateurs de Louis Hémon la liront avec plaisir. Cette lettre est datée de Péribonca et est signée de Adolphe Bouchard.

Ceux qui ont lu la conférence de M. Damase Potvin "Un Pèlerinage au pays de Maria Chapdelaine" publiée dans le premier numéro du *Terroir*, savent que Louis Hémon a pris pour modèle de son héroïne Maria Chapdelaine, une jeune fille de Péribonca. Mademoiselle Eva Bouchard.

La lettre dont nous parlons est du père de cette jeune fille. Il demeure dans le rang 2 du canton de Delmas et il demande qu'on érige sur sa terre le mausolée projeté. Voici cette lettre d'un colon du nord du Lac Saint-Jean :

Péribonca, 28 avril 1919

M. D. POTVIN,

Québec.

Monsieur :

Je vois sur *L'Événement* et *L'Action Catholique* que votre Société désire ériger un monument à la mémoire de Ls. Hémon, ici, à Péribonca. A ce sujet, je dois vous informer que celui qui vous écrit est le père de cette prétendue Maria Chapdelaine comme je suis aussi le père de Madame Samuel Bédard—Laura— et beau-frère de Samuel Chapdelaine. Comme le livre de Ls. Hémon a été fait pour ainsi dire dans notre famille et que les six mois que M. Hémon a passés avec nous ont toujours été marqués par une grande politesse de sa part et une grande bonne volonté remarquable pour des travaux auxquels il n'était pas habitué, nous serons prêts à mettre à la disposition de votre société tout le terrain que vous choisirez pour cela; et tant qu'un des membres de ma famille sera propriétaire de ces terres, nous nous ferons un plaisir et un devoir de voir à ce que le monument que vous érigerez ne soit pas détérioré, faute de soins.

Espérant que vous ne serez pas froissé de mon offre, croyez-moi, Monsieur,

Votre très humble serviteur,

Adolphe Bouchard,

Péribonka, Lac St-Jean.

Nous avons localisé, au cadastre de la province, les terres de M. Adolphe Bouchard qui sont les Nos 35, 36 du Rang 2 du canton Dalmas et M. Adolphe Bouchard nous écrit, en date du 12 mai, que sa terre borne la rivière et le chemin public de Honfleur à l'église de Péribonka, que cette terre est à trois milles de l'église, qu'il y a au bord du chemin et de la rivière une élévation d'où un mausolée peut être vu par ceux qui remontent la rivière et qui passent sur le chemin public.

Il a donc été pratiquement décidé que notre mausolée sera érigé sur cette élévation de la terre de M. Adolphe Bouchard.

Dans notre prochain numéro, nous fournirons quelques détails sur ce mausolée.

La prochaine séance publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres terminera, croyons-nous, d'une brillante façon, la première série de ces séances qui seront reprises à l'automne. Cette dernière séance aura lieu à la Salle des Chevaliers de Colomb et sera au bénéfice du mausolée que, récemment, notre société a projeté d'élever, en souvenir de Louis Hémon, à Péribonka, Lac Saint-Jean, où Hémon a écrit son délicieux roman *Maria Chapdelaine*.

La réalisation de ce projet nécessite, naturellement, des fonds, et notre Société a pensé d'organiser au profit de ce projet un grand concert-conférence auquel voudront assister, sans doute, tous les amis des lettres canadiennes-françaises — et ils sont nombreux — qui ont su apprécier l'œuvre de l'auteur de *Maria Chapdelaine*. Notre société continue cependant de compter, dans la poursuite de son objet, sur les souscriptions privées des amis de nos lettres.

Voici les grandes lignes du programme de cette prochaine gran-

de séance publique:

Conférence par l'abbé Lionel Groulx, le distingué directeur de l'Action Française de Montréal, l'un des conférenciers les plus aimés du Canada français.

Chant par M. Antonio Piché, élève de M. F.-X. Mercier, l'un de nos meilleurs ténors de Québec.

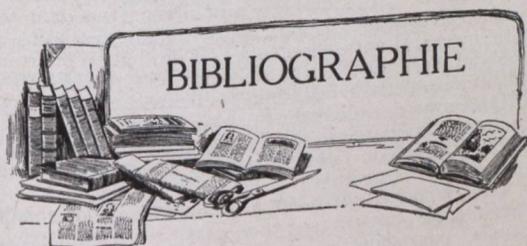
Un solo de violoncelle par M. A. Lavigne, un virtuose sur ce genre d'instrument.

Enfin, l'interprétation par un groupe de nos meilleurs amateurs de la fameuse piécette en un acte "Le Poilu".

En voilà suffisamment pour satisfaire les goûts les plus difficiles.

On voudra bien surveiller, dans les journaux, au jour le jour, les détails de l'organisation de cette soirée qui sera l'une des plus agréables qui aient encore été données à Québec.

La date précise, entre autres choses, sera publiée dans les journaux.



RECITS LAURENTIENS par Fr. Marie-Victorin des E. C. Illustrations d'Edmond-J. Massicotte et préface d'Albert Ferland, Montréal, 44 rue Côté.

La campagne, notre campagne laurentienne a passé souvent de fort mauvais quart d'heures. Des écrivains de chez nous lui ont dit son fait fort crânement, se sont efforcés de la mettre à sa place, qu'est au second plan, là-bas, là-bas, dans le flou de l'horizon. Pour eux, les amis du plein air déraillent; ils ressemblent aux hommes de l'âge du silex qui avaient le front aigu comme leurs armes; pour eux, il n'y a de vie saine, — dans le sens le plus noble du mot — que dans la ville, dans les salons où l'on roucoule des balivernes et dans les fumoirs où l'on discute, ou même encore, dans une salle de théâtre, en face de n'importe quel décor, fut-il une imitation grossière de cette nature, qu'on voudrait nous faire honnir.

Mais heureusement que viennent, en se multipliant chaque année, nos bons poètes de notre belle nature laurentienne qui ont vite fait de nous dégager des mauvaises fréquentations, du chiendent des sottés coutumes; d'arracher de notre cœur l'oseille sauvage pour que croisse avec joie la bruyère aux fleurs de corail et le trèfle qui embaume.

Le Frère Marie-Victorin est bien l'un de ces plus suaves bienfaiteurs de notre campagne laurentienne, qu'il nous fait aimer par dessus tout...

Bâton au poing et poitrine ouverte, allons à sa suite par les champs, les plaines et les monts; voici le torrent qui se précipite et qui nous donne la richesse par sa force; voici les champs fertiles où l'on sème le blé qui fera forte la race, voici la futaie à qui nous empruntons la charpente de nos maisons et le bois de nos meubles, voici le vol des oiseaux que nous cherchons à copier, voici le vent qui dépouille les rameaux des feuilles inutiles, et voici le soleil nourricier qui, jusqu'à son dernier déclin, réclame notre amitié et notre admiration, et voici les plantes et les fleurs que nous aimons tant, même quand elles sont mauves et qu'elles étouffent les grains.

En dehors de la trame, de l'intrigue, toujours simple, attachante et naturelle, des récits du Fr. Marie-Victorin, c'est cela que nous observons dans les *Récits Laurentiens*. Naturaliste solide, et surtout observateur passionné de la nature, il nous force de regarder avec lui autour de nous, tout en gonflant nos poumons d'air jeune. La patiente observation est la mer des sciences, a dit Fabre, le bon ermite de Serignan, le chantre des bonnes petites bêtes du Bon Dieu. "C'est l'observation qui nous a donné le moyen de nous défendre de la foudre avec le paratonnerre, de franchir en peu de temps des distances énormes avec le secours de la vapeur, de transmettre en un instant la pensée d'un bout du monde à l'autre..." Et de l'observation sort la vérité, l'homme ne l'invente pas, il la trouve et peut la trouver. Il doit la chercher assidument

Et c'est ce qu'a fait et ce qu'a trouvé le Fr. Marie-Victorin dans ces délicieux *Récits Laurentiens*. Ces derniers sont vrais; vrais dans tous les détails de l'observation dont ils sont nés; ils sont, comme on dit, des petites scènes vécues; ces petites scènes vécues, si naturelles, ça a l'air de rien et, pourtant, pour nous, c'est tout un monde; c'est toute notre vie, notre vie quotidienne de besogneux ou de flâneur, d'assoiffés de nouveau, dans les deux cas.

Ce qui fait le charme des récits du Fr. Marie-Victorin, c'est leur vérité dans tous les plus infimes détails, c'est, dit, entre autres choses, son préfacier, M. Albert Ferland "la probité de l'observation, la fraîcheur des sentiments et la vérité qui les—les récits—caractérisent."

Les *Récits Laurentiens* renferment à peu près tous les sujets qui forment le charme et l'"ethnicité", pourrais-je dire, de notre vie nationale; et notre vie nationale, n'est-elle pas dans les champs? Elle est faite de l'humus de la bonne terre; notre race n'est pas créée pour s'étioler dans les fabriques; elle doit respirer à plein poumon le "salin de la terre" et elle ne vivra que par ces exhalaisons, qu'elles proviennent des trèfles en fleur, du foin fané, des chaumes flétris ou de la terre fraîchement remuée. Or, l'œuvre du Frère Marie-Victorin, c'est un morceau de nos campagnes. Qu'on lise en particulier, "Le colon Levesque", c'est la saine synthèse de la vie pauvre, mais heureuse et pleine de contentements de nos colons, véritables martyrs du sol, mais qui éprouvent les saintes jouissances du martyr; qu'on savoure "La corvée des Hamel"! c'est l'attachement au sol ancestral tenace, comme les racines de nos érables. A lire cela on aime déjà la terre, sans même encore l'avoir connue. Puis, voici dans "Sur le renchaussage", la manifestation délicieuse de l'atavisme du terrien; c'est, pour ainsi dire, la mystique de l'agriculture, la profonde et noble hérédité paysanne, indéfectible, etc.

Bref! tous les récits du Frère Marie-Victorin, ce sont tous les côtés de notre vie nationale décrits dans une langue savoureuse qui nous y font attacher davantage. Par ces récits, c'est la terre qui vit et elle vivra par leur lecture

PROVINCE DE QUEBEC (Canada)

Terres à vendre

Brillant avenir pour les colons et les industriels

Il y a plus de SIX MILLIONS d'acres de terres—arpentées et divisées en lots de fermes—à vendre dans la province de Québec.

Le prix de ces terres est de soixante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent'acres dans l'une des régions suivantes :

Région du Lac St-Jean et du Saguenay;—Région de l'Outaouais et du Témiscamingue; la Vallée de Métapédia;—la Gaspésie;—l'Abitibi.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières—ou les permis de couper du bois sur les terres de la Couronne—se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: pin, épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, mÉRISIER, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de cinq piastres par mille payable avant le premier septembre de chaque année.

FORCES HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département des Terres et Forêts loue les cascades ou chûtes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance de ces forces hydrauliques.

Pour renseignements plus précis, s'adresser au

DEPARTEMENT DES TERRES ET FORETS
QUEBEC, CANADA

BIENVENUE

Au grand Rendez-vous annuel des
Canadiens-Français

L'Exposition Provinciale de Quebec

— A —

QUEBEC

Le berceau de la race

Le foyer du patriotisme

Le château-fort national

BIENVENUE

Au plus grand événement annuel de la province

SON PROGRAMME ?

Un programme d'action et d'effort, de démonstrations
et de manifestations pour

La SURVIVANCE et la SUPERIORITÉ

BIENVENUE

A L'EXPOSITION de 1919 "L'Année de la Paix"

Du JEUDI, 28 Aout—au SAMEDI, 6 Septembre